

L'ARTISTE

1865

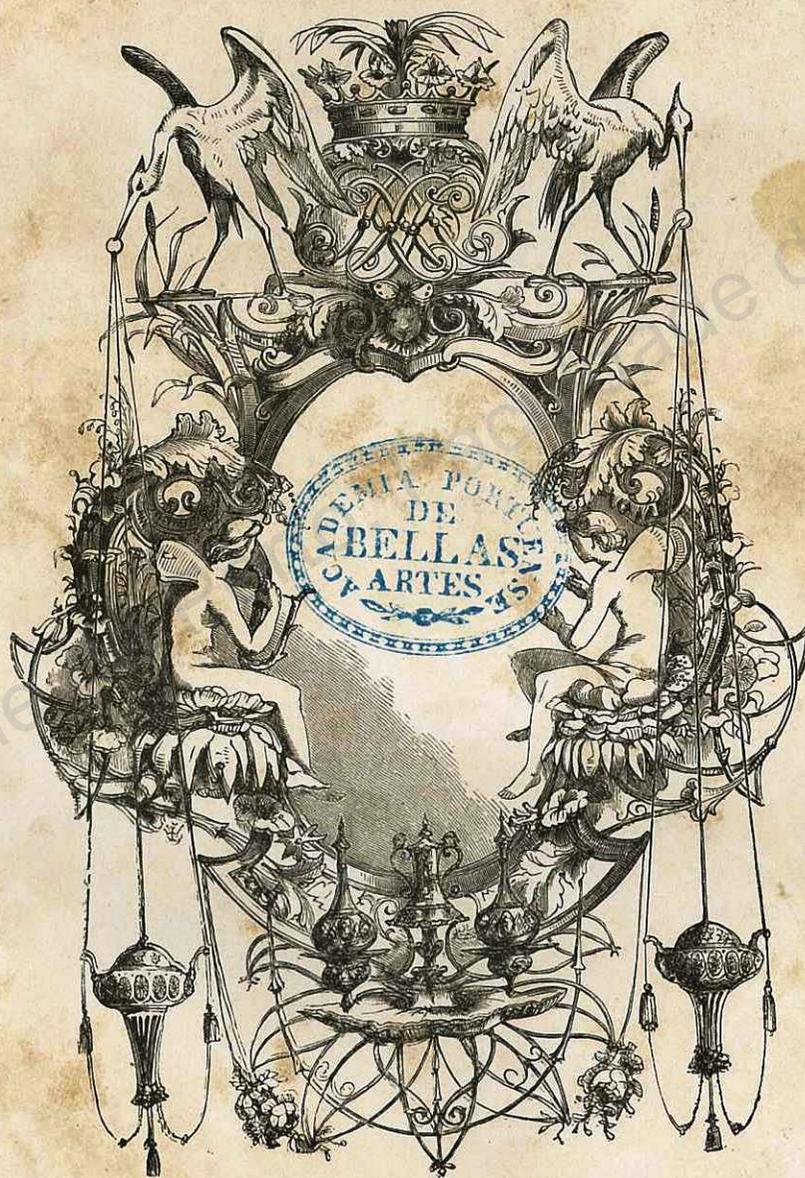
1

# L'ARTISTE

BEAUX-ARTS ET BELLES-LETTRES

RÉDACTEUR EN CHEF : ARSÈNE HOUSSAYE

ANNÉE 1865 — TOME I



PARIS

CHAMPS-ÉLYSÉES, AVENUE FRIEDLAND, 183

M DCCCLXV

SAINT-GERMAIN. — DE L'IMPRIMERIE TOINON ET C<sup>o</sup>.



# CORRÈGE

I



Il se forme, on ne sait comment, autour des artistes célèbres, une légende qu'il est bien difficile de ramener à l'histoire, même quand sa fausseté est depuis longtemps reconnue. En entendant prononcer ce nom du Corrège, on ne peut s'empêcher de recevoir une impression triste, et de songer avec mélancolie à la fin misérable de ce grand homme. On maudit un peu les moines qui lui payèrent un chef-d'œuvre en monnaie de billon dont le poids, car il n'était pas assez riche pour louer une voiture ou un cheval, le fatigua tellement sur la route qu'il en prit une fluxion de poitrine, et mourut peu de jours après. C'est une chose douce de consoler, par une tardive admiration, l'ombre d'un génie malheureux pendant son séjour sur la terre, et sa gloire, entourée de ces ombres, rayonne avec plus de splendeur. Cette opinion, chose bizarre, fut celle de gens contemporains du peintre, ou du moins assez rapprochés de l'époque où il vivait pour avoir su la vérité, s'ils avaient voulu se donner la peine de la chercher; mais ce roman plaisait davantage. Corrège ne fut pas si pauvre qu'on le prétend; son père était un honnête marchand qui possédait quelque aisance et le fit bien élever. Giovanni Berni, de Plaisance, et Marastoni, de Modène, l'instruisirent dans les lettres, et il eut pour maître de philosophie G. B. Lombardi, de Corrège, célèbre médecin, qui avait été déjà professeur à Bologne et à Ferrare. Cela n'a rien qui sente la misère. A vingt-six ans il épousa une jeune fille de

son pays, âgée de quinze ans, Girolama Merlini, dont il eut quatre enfants, trois filles, dont deux moururent en bas âge, et un fils, Pomponio, qu'il destina à la peinture. Voilà donc la nombreuse famille que l'infortuné Corrège avait tant de peine à nourrir, et pour laquelle il s'exténuait de travail, considérablement réduite. Deux enfants ne sont pas une telle charge qu'on ne puisse la supporter, même sans avoir le talent de l'auteur de l'*Antiope* et du *Mariage de sainte Catherine*. Le Carteggio de Tiraboschi contient plusieurs actes relatifs à des maisons et à des propriétés du Corrège. Sa femme, en outre, lui avait apporté une belle dot. Certes, il ne mena pas l'existence princière d'un Raphaël, d'un Michel-Ange ou d'un Titien, recherchés des empereurs, des papes et des cardinaux, mais il ne connut jamais l'étroite pauvreté, et la nécessité ne le força pas à l'avarice comme on le prétend. Jamais, au contraire, artiste ne mit plus de luxe dans l'exécution matérielle. Toutes ses peintures sont sur cuivre, sur panneau de cèdre ou sur toile de choix; il y prodigue les couleurs les plus chères, l'outremer, les laques, les verts riches; il les empâte sans ménagement et n'épargne rien pour assurer la conservation de ses tableaux. Quoiqu'il ait le pinceau facile, il y revient, les reprend, les fait sécher au soleil, et ne livre son œuvre que lorsqu'il la croit parfaite, conscience que n'eurent pas toujours des maîtres en grande réputation et qui, de louable, deviendrait admirable, si le Corrège eût été effectivement aussi dénué de ressources qu'on le représente. Les travaux ne lui manquèrent pas; dès sa plus tendre jeunesse, car il eut le talent pré-

coce, on le voit chargé de commandes; on lui donna à peindre la coupole de l'église Saint-Jean, et ensuite le dôme de Parme, ouvrages considérables assez bien payés. Pour la coupole, il reçut quatre cent soixante-douze ducats d'or, et pour le dôme, trois cent cinquante. Il eut de *la Nuit* quarante sequins d'or, du *Saint Jérôme*, quarante-sept. Chose digne de remarque, il ne travailla guère pour les souverains; on ne cite de lui que deux tableaux faits pour le duc de Mantoue; mais sans valoir Rome, Florence ou Venise, Parme offrait à l'artiste des moyens suffisants pour se développer et une sphère convenable d'activité. Peut-être même y fut-il plus libre, moins influencé dans son originalité, qu'il ne l'eût été dans un de ces grands centres d'art, où des modèles illustres entraînent à l'imitation, et où il est difficile de ne pas céder aux séductions du style en vogue. Il fut, à Parme, maître souverain et fondateur d'école, et la lettre d'Annibal à Louis Carrache est certes entachée d'exagération. « Je m'indigne et je pleure en dedans de moi-même, quand je pense à l'infortune de ce pauvre Antoine: un si grand homme, si c'est un homme et non pas un ange revêtu d'un corps, se perdre de la sorte dans un pays où il était méconnu et où il aurait dû être porté aux étoiles, et y finir par une mort misérable! »

Mais il importe peu, en somme, que Corrège ait été riche ou pauvre, heureux ou malheureux, avare ou prodigue. Dans le milieu où il se trouvait, il a pleinement exprimé son idéal, un idéal nouveau, et il a inscrit sa signature dans un de ces cercles d'étoiles qui entourent les dieux de l'art.

Antonio Allegri naquit à Corrège, d'où lui vient son surnom, vers l'an 1494, la date n'est pas bien certaine, de Pellegrino Allegri et de Bernardina Piazzoli. Selon la tradition du pays, il reçut les premiers éléments de l'art de son oncle Laurent, et ensuite il fréquenta, à Modène, l'école de Francesco Bianchi, dit le Frari. Il apprit en même temps à modeler en terre, et il travailla avec Begarelli à ce groupe de la *Piété*, dans l'église de Sainte-Marguerite, dont les trois plus belles figures lui sont attribuées. De Modène on le faisait aller à Mantoue chez Andrea Mantegna; mais, comme on l'a découvert depuis, le Mantegna est mort en 1506, ce qui détruit cette supposition, *matériellement* du moins, car un artiste n'a pas besoin d'être vivant pour former des disciples: ses œuvres enseignent à sa place, et souvent d'une façon plus éloquente que n'auraient pu le faire ses paroles. Aussi admettons-nous très-bien Mantegna comme un des maîtres du Corrège, quoique les dates s'opposent à un enseignement direct. Corrège s'inspira de Mantegna avec la liberté du génie, en perfectionnant ce dont il s'emparait, et en le mêlant, par un amalgame intime, à ses qualités naturelles.

C'est un rare bonheur de trouver dans ce monde de la forme qui semble limitée, et dont le corps humain est le thème éternel, une inflexion particulière, une ligne in-

connue encore, un charme révélé pour la première fois. Ce bonheur, Corrège l'a eu au plus haut degré. Il a su dégager de la femme et de l'enfant une grâce qu'on ne soupçonnait pas, grâce tendre, amoureuse et souriante, et qu'on ne saurait mieux désigner que par le nom même du peintre, tourné en épithète: grâce corrégiennne. Rien n'en donne l'idée, ni avant ni après. Ce n'est pas la grâce mystérieuse, profonde, presque inquiétante et surnaturelle de Léonard de Vinci, ni la grâce calme, virginale et céleste de Raphaël; c'est une volupté indéfinissable, une caresse perpétuelle, une séduction irrésistible, où il n'y a rien de lascif cependant; la nudité même, chez Corrège, a la candeur ingénue de l'enfance; comme Ève avant d'avoir péché, elle ignore qu'elle est sans voile. Nous insistons sur cette grâce, parce qu'elle est le caractère distinctif de l'artiste, le charme qui attire à lui les âmes et les retient. Mais il ne faudrait pas s'imaginer que Corrège soit un peintre exclusivement préoccupé du joli, de l'aimable et du riant; il y a en lui un artiste dont les audaces et les fiertés musculaires rivalisent avec Michel-Ange; et pour s'en convaincre il suffit de regarder la coupole de Saint-Jean et le dôme de Parme. Ce suave et délicieux Corrège possède l'instruction pittoresque la plus solide et sait à fond la géométrie et la perspective, ce qui lui permet d'exécuter mathématiquement ces raccourcis dont la hardiesse étonne. Cette science crée le style de son dessin, en variant à l'infini les mouvements et les points de vue. Lorsque la plupart des peintres se contentent de rendre les figures comme elles s'offrent à hauteur d'œil, Corrège prend toujours ses têtes de bas en haut ou de haut en bas; elles plafonnent ou se penchent, les lignes descendent ou remontent avec des flexions et des sinuosités inattendues, qui révèlent dans le contour des aspects d'une nouveauté étrange et charmante; il en est de même des corps, dont cette science de raccourci et de perspective dégage des attitudes, des formes et des profils que ni le crayon, ni le pinceau n'ont exprimés encore. L'habitude de modeler en terre donne au Corrège ce sentiment parfait du relief qu'on admire chez lui. Les figures ne sont pas enfermées dans un trait rigide; elles sont peintes, pour ainsi dire, en ronde bosse, se dessinant par la lumière et l'ombre, en faisant saillir leurs milieux. Comme les objets dans l'atmosphère, elles nagent dans des contours fluides, effumés, vaporeux, qui les baignent, les enveloppent et laissent tourner autour d'elles. Le pinceau, dans sa main, est une sorte d'ébauchoir modelant par masses et poursuivant à travers la pâte comme à travers l'argile les rondeurs des formes. Souvent même il peint d'après une maquette de terre, pour se mieux rendre compte des raccourcis et de la projection des ombres, procédé qu'employait le divin Léonard. On a conservé quelques-unes des figurines qui lui servirent quand il travaillait aux fresques du Dôme, et qui expliquent, par leur suspension, ces attitudes impossibles à imaginer ou à copier d'après nature. Seulement,

tout ce savoir est revêtu de grâce; jamais l'effort ne s'y fait sentir, même dans les outrances et les tours de force; une harmonie divine l'enveloppe comme une souple et légère draperie qui flotte autour d'un beau corps.

Un critique italien appelle Corrège un Léonard *clarifié*. Cette observation ne manque pas de justesse. Le peintre de Parme, comme le peintre de Milan, conduit l'ombre à la lumière par des dégradations d'une délicatesse infinie, mais la qualité de cette ombre n'est pas la même. Noire ou violette, ou tout au moins neutre de ton chez le Vinci, l'ombre chez le Corrège est argentée, transparente, illuminée de reflets, et pourrait servir de lumière à d'autres peintres; l'artiste a poussé jusqu'aux derniers prestiges la magie du clair-obscur, magie dont il est en quelque sorte l'inventeur, car, avant lui, la palette ne connaissait pas ces merveilleuses ressources. Mais ces lueurs de l'ombre, ces clartés de l'obscur n'enlèvent rien à la solidité des corps. Elles jouent à leur surface et ne les pénètrent pas. Elles ont même une intensité relative qui laisse toute leur valeur aux parties touchées par le jour. Le ton local des objets s'y poursuit et s'y retrouve, mais sans attirer l'œil. Les blancheurs des chairs ne sont pas côtoyées de ces zones bistrées ou couleur de bois, qui trop souvent représentent l'ombre dans des tableaux admirables d'ailleurs et remplis de qualités sublimes. Cette homogénéité parfaite des parties éclairées et des parties sombres donne aux figures de Corrège une rare puissance de relief; elles se détachent d'un bloc du fond étendu derrière elles et viennent à l'œil avec les apparences de la vie comme les objets aperçus dans un miroir. Aux approches du crépuscule, lorsque les toiles des galeries s'éteignent les unes après les autres et ne présentent plus que des taches confuses, les tableaux du Corrège gardent la lumière et semblent s'éclairer eux-mêmes; les personnages prennent une vie intense et mystérieuse; on dirait qu'ils vont sortir du cadre comme ces figures des tableaux vivants, quand l'effet est produit, et qu'il faut prendre de nouvelles poses pour un autre groupe. Comme sur les hautes montagnes le soleil luit encore lorsque depuis longtemps la nuit baigne la vallée, le jour abandonne avec peine ces hauts sommets de l'art.

On a dit que le Corrège était triste, mélancolique, rongé d'inquiétude et avait le travail pénible. Cette humeur atrabilaire ne semble pas s'accorder avec cette peinture aimable comme un sourire, fraîche comme un bouquet où sont réunis, pour le plaisir des yeux, les grâces de la femme, l'ingénuité de l'enfance se jouant parmi les fleurs et les riches attributs, sur des fonds de paysage ou d'architecture embellis de tout ce que peut rêver une imagination riante. Mais l'œuvre d'un artiste n'est pas toujours le reflet de son âme; c'en est souvent le *desideratum*. Watteau, le peintre des fêtes galantes, qui conduit avec un frou-frou de soie et un bourdonnement de guitare son éternelle mascarade italienne et qui embarque si joyeusement pour Cythère les pèlerins d'amour aux ca-

mails ornés de coquilles, n'était-il pas, dans la vie privée, d'une tristesse funèbre et obsédé par un essaim de papillons noirs? Cependant nous pensons que le Corrège était heureux. Sa peinture est trop saine, trop bien portante, trop gaie, pour qu'il n'eût pas lui-même la santé morale; il devait travailler d'une manière tranquille, prompte et libre, comme un maître qui domine ses moyens d'expression, et d'avance a résolu les difficultés. La grâce n'était pour lui qu'un jeu, car il avait la force et la science; mais qu'il fût triste ou joyeux, c'est là vraiment une question psychologique peu importante.

Corrège alla-t-il ou n'alla-t-il pas à Rome? Problème obscur longtemps, et qui s'est résolu par la négative d'après les recherches de la critique moderne qui, cette fois, donne raison à Vasari. Ce grand maître ne sortit jamais de la Lombardie.

Est-il besoin pour avoir du talent d'abandonner sa patrie, de rompre ces filaments qui vous attachent au sol natal, de quitter cette atmosphère où l'on a bu les premières gorgées de la vie, de rompre cette harmonie de la créature et du milieu, de renoncer à ces aspects familiers dès l'enfance, à ce naïf étonnement des choses, à cet éblouissement de la lumière, à cette sympathie pour des types particuliers, qui sont comme la physionomie et le visage de la mère sacrée, *alma parens*? Ce dépaysement ne trouble-t-il pas les aptitudes naturelles et les originalités profondes, fruit du climat, de l'air ambiant, du caractère géologique et de la concentration même de l'intelligence dans un cercle étroit, mais bien connu? Un ciel plus chaud, une clarté plus intense, une coloration diverse, des contours plus arrêtés, un costume différent, des types d'une étrangeté saisissante, un idéal placé ailleurs, des modes de style peuvent faire dévier l'organisation la moins susceptible de s'égarer. Nous pouvons donc regarder comme un bonheur que Corrège n'ait jamais visité Rome. D'ailleurs, à un génie comme le sien, il suffit du moindre indice pour deviner tout et s'approprier ce qui est assimilable à sa nature sans en altérer l'essence. Il y avait chez Begarelli des plâtres et des surmoulages qui dispensaient notre artiste sédentaire d'étudier les marbres antiques; il avait pu voir à Mantoue et à Parme des tableaux de Raphaël, et dire: « Moi aussi, je suis peintre! » et pour les attitudes grandioses, les musculatures savantes, le style outré et fier, il ne doit rien à Michel-Ange, le *Jugement dernier* de la chapelle Sixtine n'ayant été peint qu'en 1541, sept ans après la mort de Corrège.

Paris et Dresde possèdent en grande partie l'œuvre du grand maître lombard, du moins ce qui peut se détacher de lui, car lorsqu'on n'a pas vu ses fresques on ne le connaît pas tout entier. On en peut dire autant de presque tous les illustres maîtres italiens dont la peinture murale a gardé le meilleur.

THÉOPHILE GAUTIER

## LES CONTRADICTIONS DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS



On sait avec quelle passion M. Ingres a pris sa part des rancunes de l'Académie contre la réorganisation de l'École des beaux-arts. M. Ingres ne se souvient donc pas des rancunes de l'Académie contre M. Ingres, quand il était directeur de l'École de Rome ? Deux fois l'Académie le censura publiquement pour le despotisme de son école. Nous relisons tout à l'heure, dans le tome IV de la deuxième série de *L'Artiste*, cette remontrance de Gustave Planche à l'Académie des beaux-arts, qui était menée, en 1839, par M. Raoul-Rochette, comme elle est menée, en 1865, par M. Beulé.

Triste retour des choses d'ici-bas ! Nous réimprimons, comme page d'histoire, un fragment de l'article de Gustave Planche pour prouver que l'Académie ne censure que les bonnes choses. M. Schenetz sera-t-il jamais censuré ?

Pour la seconde fois, la quatrième classe de l'Institut vient de censurer publiquement le directeur de l'Académie de France à Rome. M. Raoul-Rochette, secrétaire de la quatrième classe, n'a pas craint de tancer M. Ingres comme un écolier ; il a réprimandé l'un des plus glorieux représentants de la peinture française d'un ton leste et cavalier qui se comprendrait tout au plus si M. Ingres n'appartenait pas à l'Institut, et n'avait pas été chargé par l'Académie des beaux-arts des fonctions qu'il remplit depuis cinq ans. Quelle est donc la faute commise par M. Ingres ? de quel crime s'est-il rendu coupable ? A-t-il imprimé aux études dont la surveillance lui est confiée une direction fâcheuse ? a-t-il dépravé le goût ou refroidi l'ardeur des élèves qui suivent ses conseils ? L'Académie royale des beaux-arts déclare publiquement, par l'organe de M. Raoul-Rochette, que tous les ouvrages envoyés par les pensionnaires de Rome ont un caractère uniforme et systématique, une physionomie qui rappelle avec une constance affligeante les compositions et les doctrines de M. Ingres ; et, pour ne pas manquer à ses devoirs, pour ne pas trahir la mission qu'elle a reçue, elle se croit obligée d'avertir le maître et les élèves qu'ils sont engagés dans une fausse voie. Il n'y a de salut, dit-elle, pour la musique, la peinture, la statuaire et l'architecture, qu'à la condition de se tenir à égale distance de l'innovation et de l'imitation : c'est à cette condition seulement que l'art peut espérer de produire des œuvres belles et glorieuses. Si nous comprenons bien le sens des mots que nous venons de transcrire, si l'étude et la réflexion nous ont enseigné la véritable valeur de tous les éléments du vocabulaire, le conseil, ou plutôt la prescription de l'Académie royale des beaux-arts, est tout simplement une absurdité emphatique. « Tout ce qui remplit et anime vos

séances, dit M. Raoul-Rochette, doit être connu du public, dont l'opinion, privée de guides sûrs et fidèles, est trop souvent exposée à se laisser surprendre par de fausses doctrines ou imposer par des succès trompeurs. » Il n'y a pas un écolier de douze ans qui ne sache très-bien, n'eût-il même jamais suivi que les leçons des écoles primaires, en quoi diffèrent un succès qui impose et un succès qui *en* impose : le premier est légitime, le second illégitime. Il est vraiment déplorable qu'un homme qui touche le traitement d'un colonel, et qui est présumé savant, commette publiquement de pareilles bévues ; mais le bon sens n'est pas traité par M. Raoul-Rochette, organe de l'Académie, avec plus de respect que la grammaire. Nous consentirions sans regret à le voir offenser la langue, si les mots qu'il assemble en périodes nombreuses offraient un ensemble d'idées vraies ; mais puisque les mots que nous avons transcrits, puisque les conseils dictés par l'Académie aboutissent à la négation même de l'art, l'indulgence n'est pas permise, et nous sommes forcé d'appeler la réprobation et le ridicule sur le sermon prononcé par M. Raoul-Rochette. Pour démontrer le néant et la niaiserie de ce sermon, il suffit d'analyser avec soin la formule dans laquelle M. Raoul-Rochette a prétendu résumer la doctrine de l'Académie. Que signifie, en effet, la recommandation pompeuse rédigée par M. le secrétaire perpétuel ? « Tenez-vous, dit-il, si vous voulez produire des œuvres glorieuses, en garde à la fois contre le goût de l'innovation et la manie de l'imitation. Marchez toujours d'un pas ferme et sûr entre ces deux écueils, sans jamais dévier vers l'un ou vers l'autre. » Si les pensionnaires de Rome obéissent littéralement au conseil de l'Académie, ils se priveront de toute originalité pour éviter l'innovation, et de toute science pour éviter l'imitation. Jamais, je crois, la parole humaine n'a été plus scandaleusement détournée de sa destination naturelle ; jamais cet instrument, créé non-seulement pour l'expression, mais aussi pour le développement intérieur, pour l'analyse intime de la pensée, n'a été manié d'une façon plus maladroitement et plus ridiculement. Proscrire l'innovation, n'est-ce pas commander à toutes les intelligences qui cultivent le domaine de l'art d'abdiquer leur personnalité ? proscrire l'imitation, n'est-ce pas les forcer à se réfugier dans l'innovation ? Traqués ainsi entre l'imitation et l'innovation, que vous déclarez également dangereuses, quel parti embrasseront le peintre et le statuaire ? M. Raoul-Rochette a pris soin de nous l'apprendre, et nous sommes heureux de pouvoir rapporter fidèlement cette prophétie mémorable. En se tenant à égale distance de l'innovation et de l'imitation, selon les conseils de l'Académie, l'école de Rome sera ramenée dans la droite voie, qui est celle de la nature et de la vérité. Devine qui pourra ! La nature et la vérité sont sans doute des mots fort imposants ; mais nous devons regretter que l'Académie n'ait pas consenti à nous expliquer ce qu'elle entend par la nature et la vérité. Croit-elle, comme nous avons le droit de le supposer, que l'art entier se réduise à transcrire, à copier littéralement le spectacle offert à nos yeux ? Si elle partage à cet égard le préjugé vulgaire, la discussion la plus indulgente ne peut descendre jusqu'à réfuter une affirmation aussi insensée ; car déclarer que l'art n'a d'autre but, d'autre mission que la reproduction littérale de la réalité, c'est proclamer le divorce de l'imagination et de l'art, c'est nier l'histoire entière de la peinture et de la statuaire. Ni Phidias, ni Michel-Ange, ni Jean Goujon, ni Raphaël, ni

Titien, ni Rubens, ne relèvent de la réalité : les Parques, le Moïse, la Diane, sont de véritables créations. La réalité n'a été, pour les artistes divins que nous venons de nommer, qu'un point de départ et non un but. Si, comme nous le croyons, M. Ingres professe un dédain profond, une répugnance absolue pour le culte exclusif, pour la reproduction littérale de la réalité; s'il enseigne aux pensionnaires de Rome les principes que lui ont révélés la réflexion et la pratique de l'art; s'il leur répète chaque jour, implicitement ou explicitement, que l'*Apothéose d'Homère* contient quelque chose de plus que la réalité, loin de le blâmer, nous l'approuvons hautement. S'il cherche dans les chambres du Vatican, dans les monuments de la statuaire grecque, des arguments à l'appui du système auquel nous devons ses œuvres trop rares, mais d'un caractère si pur, si élevé; s'il recommande à ses élèves l'étude de l'harmonie linéaire comme l'expression la plus savante de la beauté idéale, nous ne saurions trop louer la franchise et la portée de son enseignement.

Le caractère exclusif, impérieux des leçons données par M. Ingres aux pensionnaires de Rome, est évidemment sans danger. Après avoir étudié dans les chambres du Vatican, en présence des marbres grecs, le secret de l'harmonie linéaire; ils pourront toujours consulter avec fruit les écoles qui ont précédé ou suivi l'école de Raphaël. L'admiration religieuse que M. Ingres leur prescrit pour l'*École d'Athènes*, pour le *Parnasse*, ne les empêchera pas, soyez-en sûrs, d'apprécier dignement les fresques sévères du Campo-Santo ou les Naïades ardentes de Rubens. Se placer au centre de l'école romaine pour juger les écoles de Venise et d'Anvers n'est pas, quoi que puisse dire l'Académie, une méthode pernicieuse. Non-seulement nous ne blâmons pas l'intolérance de M. Ingres, mais nous souhaitons que les pensionnaires de Rome prennent ses leçons pour la vérité même. S'il y a, comme nous le croyons, en deçà et au delà de Raphaël des œuvres d'une grande valeur, si l'enseignement de M. Ingres ne contient pas toute la vérité, les pensionnaires de Rome auront toujours le temps de modifier, d'élargir les principes qui semblent à leur maître contenir toute la vérité. Si la foi est nécessaire à l'homme qui enseigne, elle ne l'est pas moins à celui qui étudie. *Il faut que celui qui apprend croie.* Ces paroles, écrites il y a deux siècles par François Bacon, devraient toujours demeurer présentes à la pensée des élèves confiés aux soins de M. Ingres; et nous avons peine à comprendre par quelle série de méprises l'Académie est arrivée à prêcher le doute aux pensionnaires de Rome, quand elle devrait leur prêcher la foi. Croire aux paroles du maître est la première condition de toute étude sérieuse. Le doute peut devenir une méthode d'investigation, mais il ne sera jamais ni une méthode d'enseignement ni une méthode d'étude. M. Ingres croit en lui-même et affirme sincèrement ce qu'il prend pour la vérité complète. Avant de contrôler, par des comparaisons laborieuses, la valeur des leçons de M. Ingres, les pensionnaires de Rome feront bien de les accepter sans réserve. La foi seule, je veux dire la foi intelligente, peut mener à la science; le doute n'est légitime et profitable qu'à celui qui possède déjà la meilleure partie de la vérité. Si l'Académie veut concourir au progrès de la peinture et de la statuaire, qu'elle renonce donc à ébranler la foi des pensionnaires de Rome, qu'elle accepte sans murmurer l'intolérance de M. Ingres, qu'elle se résigne avec reconnaissance au caractère absolu

des leçons de ce maître illustre; car, en semant le doute, elle ne recueillera que l'indifférence et l'anarchie. Que les pensionnaires de Rome commencent par croire pour savoir : quand ils sauront, il sera temps pour eux de douter pour agrandir le champ de leur science.

Les remontrances adressées au directeur de l'école de Rome, par la quatrième classe de l'Institut, sont d'autant plus surprenantes que les pensionnaires ont envoyé cette année plusieurs ouvrages recommandables. La figure d'étude de M. Papety et l'Oreste de M. Simart ont obtenu les suffrages des juges les plus sévères. On peut, sans injustice, blâmer la figure que M. Papety a placée au fond de son tableau, et dont les proportions ne sont pas justifiées; mais il est impossible de ne pas reconnaître dans l'exécution du sujet principal une grande habileté. Quand M. Papety obtint, il y a deux ans, le grand prix de peinture, il n'était encore qu'un agréable faiseur de vignettes, et promettait tout au plus de continuer son maître; M. Ingres a su, par son intolérance, lui inspirer, lui enseigner le goût de l'harmonie linéaire. Si M. Papety persévère dans la voie où il est entré cette année, s'il dirige l'adresse de pinceau dont il dispose aujourd'hui vers l'étude des grands modèles, il pourra, dans un avenir prochain, aller bien au delà de ses premières promesses. Sans l'intolérance de M. Ingres, où en serait aujourd'hui M. Papety? La réponse n'est pas difficile à trouver : il grouperait heureusement des figures très - incomplètement dessinées. Sans doute, tout n'est pas à louer dans l'Oreste de M. Simart, mais il y a dans cet ouvrage plusieurs parties très-remarquables. Que la tête, comme étude musculaire et comme expression, soit inférieure au torse, nous l'accordons sans peine, et encore devons-nous faire nos réserves; car le marbre n'étant pas achevé, il y a lieu d'espérer que M. Simart cherchera, le ciseau à la main, ce qu'il n'a pas trouvé en modelant la glaise. La réflexion ne manquera pas de l'éclairer, et il comprendra la nécessité d'accorder l'expression du visage et la ligne générale du corps. Mais toute la partie antérieure du torse, tous les plans du bras droit, qui embrasse l'autel de Minerve, sont étudiés avec une persévérance et une habileté qui font le plus grand honneur au jeune statuaire, et prouvent que les conseils de M. Ingres sont loin d'être dangereux. Malgré les remontrances adressées au directeur de l'école de Rome par la quatrième classe de l'Institut, nous persistons à croire que MM. Papety et Simart doivent à M. Ingres la meilleure partie de leurs progrès. Nous sommes certain que MM. Papety et Simart partagent notre opinion. Que signifient donc les reproches de l'Académie? que signifient ses regrets et ses craintes? S'affligerait-elle de voir M. Simart ne pas imiter le Thésée de M. Ramey, ou l'Alexandre de M. Nanteuil? Verrait-elle avec colère M. Papety ne pas rappeler le style de M. Blondel? Oublie-t-elle donc que MM. Ramey, Nanteuil et Blondel sont très-loin de la nature et de la vérité? Mais j'oublie moi-même que MM. Ramey, Nanteuil et Blondel siègent parmi les censeurs de M. Ingres.

Je veux croire que la jalousie est complètement étrangère aux reproches formulés par la quatrième classe de l'Institut; il serait en effet trop pénible de penser que l'Académie eût nommé M. Ingres directeur de l'école de Rome, parce qu'elle était lasse de l'entendre appeler juste; il serait trop pénible de voir dans les fonctions honorables qui lui ont été confiées, un calcul de vanité blessée. Ceux qui attribuent à l'impatience le

sermon prononcé cette année par M. Raoul-Rochette, calomnie évidemment l'Académie. La quatrième classe de l'Institut n'a pas voulu se débarrasser de M. Ingres en l'envoyant à Rome; ce n'est pas le désappointement qui a dicté contre lui des paroles amères. Nous aimons mieux penser qu'elle se méprend sur la destination et les lois de l'art, et par conséquent sur les conditions de l'enseignement confié au directeur de l'école de Rome. Quelque étrange que puisse paraître notre opinion, nous inclinons à croire que la quatrième classe de l'Institut n'a pas une idée très-nette du rôle que jouent dans l'histoire de l'art la tradition et l'invention. Le culte qu'elle professe pour la nature et la vérité, cache probablement une ignorance assez complète du sens attaché aux deux mots que nous venons d'écrire. Le culte de la nature et de la vérité est, à l'intelligence de la tradition et de l'invention dans l'art, à peu près ce qu'est aux affections de famille la philanthropie cosmopolite. L'amour de la nature et de la vérité peut contenir en germe l'intelligence de la tradition et de l'invention, tout comme la philanthropie peut embrasser toutes les formes de la tendresse; mais la philanthropie peut servir de masque à l'égoïsme, et l'amour de la nature et de la vérité peut cacher la plus profonde ignorance des lois qui régissent le développement de l'art. Nier l'importance de la tradition, vouloir trouver en soi-même tous les éléments de ses œuvres, c'est un acte d'orgueil que la raison ne saurait condamner trop sévèrement. L'histoire entière de l'humanité est là pour nous apprendre que les génies les plus heureusement doués procèdent de la tradition aussi bien que de leurs facultés personnelles. Vouloir n'obéir qu'à la tradition, ne relever que du passé, borner son rôle à reproduire ce qui a été, proscrire l'invention personnelle comme une tentative téméraire, ce n'est pas seulement nier une moitié de l'art, c'est méconnaître en même temps la nature intime de la tradition. Pour continuer le passé il faut évidemment aller au delà de ce qui est, il faut agrandir le patrimoine intellectuel que nous avons reçu de nos aïeux. Le culte impersonnel de la tradition n'est pas moins insuffisant que l'invention réduite à ses seules ressources. L'art vrai, l'art complet, procède à la fois de la tradition et de l'invention. Si M. Ingres est un artiste éminent; s'il rappelle, à la fécondité près, les grands maîtres de la Renaissance, n'est-ce pas parce qu'il s'assimile, parce qu'il transforme les données que l'étude lui a fournies, parce qu'il invente en associant l'emploi de ses facultés personnelles à l'étude et au souvenir des œuvres glorieuses que le passé nous a léguées? Si l'Académie était pénétrée de l'importance des relations qui unissent la tradition et l'invention, loin de blâmer la direction imprimée aux travaux des pensionnaires par le directeur de l'école de Rome, elle encouragerait hautement les efforts persévérants de M. Ingres; elle le féliciterait d'avoir substitué l'obéissance au caprice, la discipline à l'anarchie, d'avoir appelé l'attention des élèves sur l'importance de la tradition, sur l'insuffisance de la fantaisie livrée à elle-même, sans conseil et sans guide. Dans le rapport lu à la séance du 5 octobre, M. Raoul-Rochette parle, il est vrai, en termes pompeux du dictionnaire entrepris par la quatrième classe de l'Institut, et qui doit, il nous l'assure du moins, résoudre, sous la forme de définitions, toutes les questions dont se composent l'histoire, la théorie et la pratique de l'art. Malgré notre admiration sincère pour le talent qui distingue plusieurs membres de l'Académie, nous crai-

gnons fort que le dictionnaire de la langue des beaux-arts ne justifie pas les éloges prématurés que M. Raoul-Rochette juge à propos de lui décerner. S'il y a parmi les statuaires, les peintres, les architectes et les musiciens dont se compose la quatrième classe de l'Institut, des hommes que leurs ouvrages recommandent à l'estime publique, ces hommes, justement honorés, sont loin de former la majorité. Et qui nous garantit que la division du travail ne fera pas nécessairement prévaloir l'opinion de la médiocrité ignorante? Comment oser affirmer qu'une majorité passionnée pour la routine et pour les qualités négatives, ne l'emportera pas sur une minorité studieuse, éclairée, amie du progrès! Sans doute il serait téméraire de condamner sur de simples conjectures le dictionnaire de la langue des beaux-arts; mais le goût permet-il de louer publiquement une œuvre encore inédite? Que l'Académie veuille bien prendre en considération notre juste impatience, et consente à nous livrer par fragments l'ensemble de ses travaux sur l'histoire, la théorie et la pratique de l'art; qu'elle ne tienne plus la lumière sous le boisseau, et nous accueillerons avec empressement, avec reconnaissance, ses conseils et ses leçons. Il est vrai que le dictionnaire publié par l'Académie française est de nature à semer l'inquiétude; il est vrai que la quatrième classe de l'Institut pourrait bien traiter la langue spéciale des beaux-arts comme l'Académie française a traité la langue générale. Il n'est pas impossible que les travaux esthétiques de MM. Ramey, Nanteuil et Blondel offrent la même confusion, la même anarchie que les travaux philologiques de MM. Briffaut et Viennet. Mais il y a un moyen bien simple d'imposer silence à nos craintes, c'est de publier les premières lettres du dictionnaire de la langue des beaux-arts. Quelle que soit l'étendue de la tâche acceptée par la quatrième classe de l'Institut, nous ne voulons pas croire qu'elle ait besoin d'un demi-siècle pour l'accomplir. Si Montesquieu a pu, seul, dans l'espace de vingt ans, concevoir et achever l'*Esprit des Lois*, il me semble que la quatrième classe de l'Institut peut, en moins de dix ans, achever le dictionnaire de la langue des beaux-arts. Assurément ce calcul n'a rien d'exagéré; et puisque l'Académie voit avec inquiétude l'invasion des doctrines intolérantes de M. Ingres, elle n'a rien de mieux à faire que de combattre ces doctrines par un traité complet sur la matière.

Nous hésitons d'autant moins à demander dans un très-court délai la publication du dictionnaire de la langue des beaux-arts, que l'Académie, imitant la modestie ingénieuse de Sully, s'est dit à elle-même, ou, ce qui revient au même, s'est fait dire par son secrétaire, qu'elle avait accompli de grandes choses, et qu'elle se sentait capable de résoudre les problèmes les plus difficiles. S'il faut en croire M. Raoul-Rochette, qui sans doute a recueilli les voix et qui n'aurait pas la témérité de parler en son nom, l'Académie renferme tous les peintres, tous les statuaires, tous les musiciens, tous les architectes, tous les graveurs qui honorent la France. La couleur et la forme lui obéissent: il n'y a pas une toile glorieuse, pas un marbre vivant auquel l'Académie n'ait mis la main. Sans elle, il n'y aurait pas un palais; si elle refusait de créer des mélodies, tous les orchestres se tairaient, tous les chanteurs seraient condamnés au silence! Maîtresse de pareilles ressources, l'Académie aurait mauvaise grâce à ne pas achever en dix ans la tâche dont elle s'est chargée. Il est vrai que MM. Cala-

matta, Mercuri et H. Dupont n'appartiennent pas à l'Institut, et sont généralement considérés par tous les hommes compétents comme les plus habiles graveurs de la France; il est vrai que MM. Delacroix et Decamps ne sont pas membres de l'Académie, et qu'ils comprennent la couleur, ou, pour parler comme M. Raoul-Rochette, la nature et la vérité, plus heureusement que MM. Drolling et Blondel. L'absence de pareils conseillers a bien quelque importance; mais l'Académie est trop bien assise dans sa sécurité, elle est trop contente d'elle-même, trop pénétrée de l'étendue de son savoir, pour apercevoir les hommes qui se livrent hors de son enceinte à la pratique de l'art. Quand elle se dit publiquement qu'elle résume l'art entier de la France, elle ne peut hésiter à nous enseigner ce qu'elle sait. Si elle restait sourde à nos vœux, si elle refusait obstinément de nous livrer dès aujourd'hui les premiers fruits de ses études, sa paresse mériterait d'être qualifiée sévèrement. Nous serions obligé de croire qu'elle craint, en publiant ses principes, de rendre la gloire trop facile et le génie trop vulgaire. Une Académie qui n'hésite pas à tancer M. Ingres comme un écolier, qui proscrit l'innovation et l'imitation comme également dangereuses, doit agir avec plus de franchise et de générosité. Puisque sa main droite est pleine de vérités, qu'elle ouvre donc la main! qu'elle frappe le rocher de sa verge toute-puissante! que la science jaillisse en flots pressés, et apaise la soif de toutes les intelligences!

GUSTAVE PLANCHE

Gustave Planche avait raison de l'Académie, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir raison de M. Ingres. Il conseillait à l'Académie, si elle avait la main droite pleine de vérités, de l'ouvrir plus souvent.

Or, l'Académie a-t-elle souvent ouvert sa main droite depuis vingt-cinq ans? Il a bien fallu qu'on la sauvât, malgré elle.

Et c'est ce qui sauvera l'École de Rome.

CHARLES COLIGNY.



LA

## DUCHESSÉ DE BOURGOGNE

LA duchesse de Bourgogne fut le dernier sourire de la cour de Louis XIV. Sa jeunesse et sa gaieté ont été des rayons de soleil dans le demi-jour, de plus en plus assombri, de cette royauté caduque appuyée aux bras de madame de Maintenon et du Père Letellier.

Le duc de Savoie, quand il dit adieu à sa fille, après lui avoir peint sous de vives couleurs la cour du grand roi, lui recommanda de prendre garde à tout, surtout à madame de Maintenon. « Pauvre enfant! tu vas là-bas trouver un ennemi sous chaque masque, désarme-les tous à force d'esprit et à force de bonté. » Le duc de Savoie aurait dû dire aussi à celle qui semblait destinée à devenir reine de France : « Prends garde aux tabatières; ne prends jamais de tabac! »

Elle arriva à la cour. Elle fut si caressante, si enjouée, si spirituelle; elle eut si bien l'art de cacher la reine future sous les enfantillages de la jeune fille, elle courtisa si finement ses courtisans, que tout le monde fut bientôt de son parti. Elle n'était pas belle, et tout le monde la trouvait charmante. Non, ce n'était point sa figure qui avait pris les yeux, mais à force de grâce, elle prenait les cœurs.

On a un grand nombre de portraits de la duchesse de Bourgogne. Tous les peintres du temps s'évertuèrent sinon à la faire belle, du moins à la faire attrayante. Ils y réussirent sans faire crier la vérité. Mais de tous ces portraits, le plus vif, le plus lumineux, le plus accentué est celui du duc de Saint-Simon, ce grand peintre qui a fait les femmes comme elles étaient et non comme elles voulaient être : « Régulièrement laide, les joues pendantes, le front avancé, un nez qui ne disait rien, de grosses lèvres mordantes, des cheveux et des sourcils châtain brun fort bien plantés, les yeux les plus parlants et les plus beaux du monde, peu de dents et toutes pourries dont elle parlait et se moquait la première, le plus beau teint et la plus belle peau, peu de gorge mais admirable, le cou long avec un soupçon de goître qui ne lui seyait point mal, un port de tête galant, gracieux, majestueux, et le regard de même, le sourire le plus expressif, une taille longue, ronde, menue, aisée, parfaitement coupée, une marque de déesse sur les joues; elle plaisait au dernier point. Les grâces naissaient d'elles-mêmes de tous ses pas, de toutes ses manières et de ses discours les plus communs. » Et plus loin, le portraitiste achève ainsi son œuvre : « Sa légèreté de nymphe la portait partout comme un tourbillon qui remplit plusieurs lieux à la fois

et qui y donne le mouvement et la vie \*. Elle ornaît tous les spectacles, était l'âme des fêtes, des plaisirs, des bals, et y ravissait par les grâces de sa danse. Elle aimait le jeu et s'amusait au petit jeu, car tout l'amusait ; c'était la plus belle joueuse du monde. En public, elle était sérieuse et mesurée ; en particulier, causante, sautante, voltigeante autour du roi et de madame de Maintenon, tantôt perchée sur le bras du fauteuil de l'un ou de l'autre, tantôt se jouant sur leurs genoux, elle leur sautait au cou, les embrassait, les baisait, les chiffonnait, leur tirait le dessous du menton, les tourmentait, fouillait leurs tables, leurs papiers, leurs lettres, les décachetait, les lisait quelquefois malgré eux, selon qu'elle les voyait en humeur d'en rire. »

Elle poussait la liberté plus loin, cette folle enfant qui riait de tout aux heures de folie, mais qui pénétrait tout aux heures de réflexion. Le dirai-je ? Dirai-je qu'en présence de ce roi demi-dieu, en présence de cette Junon qui ne voulait jamais rire, elle osait prendre son lavement debout, à la cheminée, comme si elle eût soulevé ses jupes pour se chauffer un peu plus haut. Mais Saint-Simon ne vous a-t-il pas aussi conté cette histoire \*\* ?

Le roi était presque rajeuni par cette gaieté de vingt

\* « Il ne faut pas s'étonner, dit la Palatine, si la duchesse de Bourgogne était coquette. D'abord, une des maximes de la Maintenon, c'est que la coquetterie n'est pas du tout un mal, et qu'une grande passion seule est un péché. En second lieu, elle n'a pas eu soin que la duchesse de Bourgogne se tint conformément à son rang ; celle-ci était souvent seule dans son château, sans ses gens ; prenant une des jeunes dames sous le bras, elle courait sans ses écuyers, et sans ses dames d'honneur et sa dame d'atour. A Marly et à Versailles, elle allait à pied, sans corset, entrait à l'église, et s'asseyait auprès de toutes les femmes de chambre. Chez madame de Maintenon, on n'observait point de rang, et tout le monde s'y asseyait. Elle faisait cela à dessein pour qu'on ne pût remarquer son propre rang. A Marly, la Dauphine courait la nuit avec tous les jeunes gens dans le jardin jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Le roi n'a jamais su un mot de ses courses nocturnes. La Maintenon avait aussi défendu à la duchesse de Lude de dire un seul mot à la duchesse de Bourgogne, pour ne pas la fâcher, attendu que si la duchesse devenait triste, elle ne pourrait plus divertir le roi... »

» La duchesse d'Orléans croit que la duchesse de Bourgogne a mis un jour toutes ses coquetteries aux pieds de Nangis : — Elle ne s'est jamais souciée du duc de Richelieu, quoiqu'il s'en soit vanté, et il est allé pour cela à la Bastille. Elle était un peu coquette ; elle bavardait avec tous les jeunes gens ; mais si elle a vraiment aimé quelqu'un, ce n'a été que Nangis. Elle lui avait recommandé de se poser comme s'il était amoureux de madame de La Vrillière, qui n'avait pas une aussi belle taille ni de si bonnes manières que madame la Dauphine, mais qui avait une figure beaucoup plus jolie et qui était d'une coquetterie inouïe. On croit que de ce jeu il en est résulté quelque chose de sérieux. Le bon Dauphin était comme le mari de toutes les femmes galantes, qui sont toujours les derniers à remarquer pareilles choses. Le duc de Bourgogne n'a jamais pensé que sa femme songeât à Nangis, ce qui était pourtant très-visible et ce que tout le monde voyait « excepté lui-même ». Il aimait sincèrement Nangis, et il croyait que c'était pour lui plaire que sa femme parlait à Nangis ; il était bien persuadé que son favori avait une intrigue avec madame de La Vrillière. »

\*\* « Un soir qu'il y avait comédie à Versailles, la princesse, après avoir bien parlé toutes sortes de langages, vit entrer Nanon, et aussitôt s'alla

mettre, tout en grand habit comme elle était, et parée, le dos à la cheminée, debout, appuyée sur le petit paravent, entre les deux tables. Nanon, qui avait une main comme dans sa poche, passa derrière elle et se mit comme à genoux. Le roi, qui en était le plus proche, s'en aperçut et demanda ce qu'elles faisaient là. La princesse se mit à rire, et répondit qu'elle faisait ce qu'il lui arrivait souvent de faire les jours de comédie. Le roi insista. « Voulez-vous le savoir, reprit-elle, puisque vous ne l'avez point encore remarqué ? c'est que je prends un lavement d'eau. — Comment, s'écria le roi, mourant de rire, actuellement, là, vous prenez un lavement ? — Hé, vraiment oui, dit-elle. — Et comment faites-vous cela ? » Et les voilà tous quatre à rire de tout leur cœur. »

Tout en désennuyant le roi, la jeune femme s'en-

mette, tout en grand habit comme elle était, et parée, le dos à la cheminée, debout, appuyée sur le petit paravent, entre les deux tables. Nanon, qui avait une main comme dans sa poche, passa derrière elle et se mit comme à genoux. Le roi, qui en était le plus proche, s'en aperçut et demanda ce qu'elles faisaient là. La princesse se mit à rire, et répondit qu'elle faisait ce qu'il lui arrivait souvent de faire les jours de comédie. Le roi insista. « Voulez-vous le savoir, reprit-elle, puisque vous ne l'avez point encore remarqué ? c'est que je prends un lavement d'eau. — Comment, s'écria le roi, mourant de rire, actuellement, là, vous prenez un lavement ? — Hé, vraiment oui, dit-elle. — Et comment faites-vous cela ? » Et les voilà tous quatre à rire de tout leur cœur. »

nuyait\*. Sans le dire au roi, elle prenait du tabac. « Du tabac ! dit-il un jour avec un accent de colère, car il avait horreur du tabac. — Rassurez-vous, papa, c'est du tabac d'Espagne. — Quand ce serait du tabac du ciel, je ne permettrais pas qu'on s'en barbouillât le nez devant moi. » La duchesse se cacha. Elle ne prit plus de tabac que sur sa table de nuit. Le duc de Noailles y mit un jour une belle tabatière, elle y prit une prise de poison et s'endormit pour toujours.

J'oubliais : elle mourut sur le champ de bataille, les armes à la main. Pendant quelques jours, elle brava la fièvre sans se plaindre, voulant amuser le roi jusqu'à sa dernière heure. Elle se levait le matin selon sa coutume, arrivait en chantant au cabinet de Louis XIV et de là courait chez madame de Maintenon. O le mauvais lit que les marches du trône ! Elle souffrait de toutes les douleurs, mais elle attendait les heures nocturnes pour se cacher dans son lit toute brûlante et toute glacée. Enfin, un jour, elle ne se leva plus. « D'où vient que la duchesse de Bourgogne n'est pas venue ? dit le roi avec impatience. — C'est qu'elle va mourir, dit madame de Maintenon. — Mourir ! »

Il s'en fallut de peu que le roi n'ajoutât : « Elle prend bien son temps ! »

Mais il fut frappé au cœur. Il alla lui-même chez la duchesse et demeura une heure agenouillé et sanglotant devant son lit.

Quand il se releva, la duchesse de Bourgogne était morte\*\*.

On mariait déjà le Dauphin en secondes noces, mais la mort le mariait déjà en secondes noces à sa femme. Pendant qu'elle rendait le dernier soupir, il se couchait pour ne plus se relever. Ils firent ensemble le voyage à Saint-Denis et dormirent dans le même tombeau jusqu'en 1793.

Ce jour-là Louis XIV mit un pied dans la tombe.

Il avait escaladé le ciel de sa gloire, mais il en descendait à pas de géant. La révocation de l'édit de Nantes le précipita tout ensanglanté, mais il ne vit pas que c'était du sang et se crut dans la pourpre. Bossuet n'avait il pas dit : « Roi du ciel, conservez le roi de la terre, car

\* Elle était romanesque ; mais se hasarda-t-elle aux aventures amoureuses ? Selon madame de Caylus, « on a parlé de deux hommes pour lesquels on a prétendu que la Dauphine avait eu du goût. Il n'y a pas d'apparence pour le premier, qui était le comte de Maulevrier. Nangis est le second. J'avouerai que je le crois comme le public. La seule chose dont je doute, c'est que cette affaire soit allée aussi loin qu'on l'a prétendu. Je suis persuadée que cette intrigue s'est passée en regards, et en quelques lettres tout au plus. Je me le persuade pour deux raisons : l'une, que madame la Dauphine était trop gardée ; l'autre, que Nangis était trop amoureux d'une femme qui l'observait de près, et qui m'a dit à moi-même que dans le temps qu'on soupçonnait qu'il pouvait être avec madame la Dauphine, elle était bien assurée du contraire, puisqu'il était avec elle. C'était bien plutôt une galanterie innocente qu'une passion. »

\*\* C'est la duchesse de Bourgogne qui disait, la veille de sa mort : « Aujourd'hui, je suis la princesse bien-aimée ; demain, je ne serai rien du tout ; après-demain, je serai oubliée. »

il a exterminé les hérétiques ! » O souveraine et odieuse impiété d'un orthodoxe qui n'était pas chrétien ce jour-là !

Le Dieu des batailles abandonna aussi Louis XIV : la journée d'Hochstedt sonna l'heure des funérailles. Les drapeaux étaient tombés aux mains de l'ennemi : signal de la victoire hier, aujourd'hui haillons de la défaite. L'Allemagne secoua en un moment la domination des Français. Cent lieues de pays s'enfuirent en quelque sorte sous les pieds de nos armées. Un jour avait défilé l'ouvrage de tant de travaux, de tant de sacrifices, de tant de batailles, et du Danube nous jeta sur le Rhin !

Versailles était en fête. On y célébrait par des réjouissances la naissance d'un arrière-petit-fils de Louis XIV. La terrible nouvelle arriva, secouant sur tous les fronts la pâleur, l'étonnement, la consternation. La joie s'éteignit au milieu des lumières. Le roi ne savait rien encore : qui osera lui dire la vérité ? Il fallut que madame de Maintenon « se chargeât de lui apprendre qu'il n'était plus invincible. » Le roi baissa silencieusement la tête : la fortune de la France s'inclinait avec cette tête puissante qui avait porté si longtemps le poids de la monarchie absolue.

Au milieu de tous ces désastres et de tous ces abaissements, il conserva pourtant sa grandeur d'âme. On peut même se demander si Louis XIV ne fut pas plus auguste sous le manteau de l'adversité que sous les pompes de la jeunesse. Sacré par l'infortune, il avait maintenant revêtu la seule gloire qui manquât encore à ses prospérités incroyables, celle des hautes montagnes qui se couronnent au sommet de glaces, de neiges et de tempêtes.

Le grand roi ressemble maintenant à la voix de Bossuet, cette grande *voix qui tombe*, mais qui n'en est que plus majestueuse dans sa chute.

Louis XIV cherchera à s'oublier dans les solitudes du jardin de Versailles avec quelque contemporain de sa jeunesse, même un serviteur, même un ouvrier. Ce que j'aime en lui, c'est son amitié, j'ai failli dire sa fraternité pour tous ceux qui ont travaillé avec lui au monument de sa gloire. Le dieu se fait homme à toute heure, quand le parterre des courtisans n'était plus là pour le rappeler à sa majesté officielle. Je ne sais rien de plus touchant que ses dernières promenades avec Mansart et Le Nostre, quand ces deux grands artistes ne pouvaient plus rien faire pour lui. On l'a souvent vu à pied entre les deux chaises qui promenaient ses vieux amis. « Ah ! Sire, s'écria un jour Le Nostre, mon bonhomme de père doit ouvrir de grands yeux dans sa tombe en me voyant dans un char, quand mon roi daigne marcher à pied. Il faut avouer que Votre Majesté traite bien son maçon et son jardinier. — C'est qu'ils sont chez eux tous les deux, » répondit Louis XIV.

L'humiliation de Louis XIV était un doux spectacle pour l'Europe. On se réjouissait de voir ce lendemain de la puissance et de la gloire. C'était une revanche pour

les affronts que nos armes avaient imposés, durant la première moitié du règne, aux nations étrangères.

La main écrivant les sinistres et mystérieux caractères sur les murs du palais de Balthazar, la trompette de l'ange annonçant la chute de Babylone, les étoiles, ces puissances du ciel, tombant une à une sur la terre, toutes les images de la désolation biblique étaient impuissantes à égaler la profondeur et la mélancolie de cette décadence du règne de Louis XIV.

Louis — Louis le Grand — s'écria avec des larmes de désespoir : « Je ne puis donc faire ni la paix ni la guerre ? »

La nation, qui s'était habituée, dès les premières années du règne, à confondre son bonheur dans la gloire du monarque, considérait en silence l'ancienne grandeur de la France éteinte maintenant dans une sombre misère.

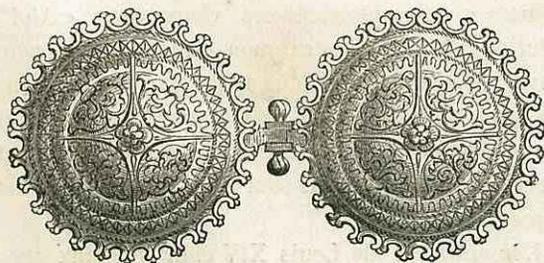
Louis XIV supporta dignement les coups répétés de la fortune, ou, comme dit le langage chrétien, ces croix et ces épreuves. Entouré naguère d'une éblouissante postérité, il vit, grand chêne atteint lui-même par la foudre, il vit tomber une à une les branches de sa dynastie. Dans Versailles désolé, il ne restait plus qu'un vieillard et un maladif enfant au berceau, dont les jours étaient en danger.

Le peuple ne croyait plus au roi; le roi ne croyait plus en lui-même. O l'expiation !

Louis XIV pleura la duchesse de Bourgogne avec ses dernières larmes. Il vit tout tomber autour de lui, sans s'émouvoir, son fils, son petit-fils et son arrière-petit-fils. — Trois générations fauchées d'un seul coup ! — Il commençait à dire : *Quand j'étais roi*. Il remontait peu à peu de l'Olympe à Dieu par les chemins feuille-morte de madame de Maintenon. Son royaume n'était plus de ce monde.

A ses dernières années, il n'aimait plus des choses d'ici-bas que ses chiens et ses carpes. Il leur portait du pain et passait chaque jour toute une heure au chenil et au bassin à les voir manger. Quand la duchesse de Bourgogne était encore là, il aimait à ouïr le roman amoureux des dames de la cour, car elle le contait si bien ! Il rouvrait par l'imagination les portes dorées de sa jeunesse, il croyait respirer encore le pénétrant arôme des chevelures dénouées de La Vallière et de Montespan.

ARSÈNE HOUSSAYE



## MOUVEMENT

### DRAMATIQUE ET LITTÉRAIRE



N dernier coup d'œil à cette année qui s'en va. Tandis que l'archet de Strauss évoque les premiers masques du carnaval dans l'Opéra tout à coup rempli de murmures et de cris de joie, voyons où en sont les masques du théâtre. Le théâtre ! une vraie bouteille à l'encre dans laquelle les plus savants ne voient goutte, une botte de foin où le hasard seul peut vous faire trouver cette fine aiguille qu'on appelle le succès ! Pourquoi le *Roland* de M. Mermet, œuvre d'ailleurs très-belle et très-honorable, mais enfin inférieure aux *Huguenots* et au *Prophète*, fait-il des recettes que n'ont jamais atteintes les opéras de Meyerbeer ? Le sujet, nous dit-on, est national ; mais est-ce bien une raison pour les amateurs blasés qui se réveillent aux premières mesures du ballet en essayant les verres de leurs lunettes ? Pourquoi *Violetta* excite-t-elle au Théâtre-Lyrique une furie d'admiration que *la Traviata* n'obtient jamais au Théâtre-Italien ? Pourquoi... Mais il y aurait ainsi des *pourquoi* jusqu'à la fin du monde ! Résignons-nous plutôt à nous dire qu'en fait de théâtre, le plus habile et le plus niais des hommes en savent tout juste autant l'un que l'autre, et qu'il faut franchement y jeter son argent sur la rouge ou la noire, sans s'inquiéter de combinaisons que le hasard déjoue à tout moment.

D'ailleurs, le Théâtre-Italien se moque bien de *la Traviata* et de tous les autres ouvrages dramatiques et lyriques ! Cet heureux théâtre ne bâtit plus sa fortune sur la réussite de tel ou tel opéra ! Sa fortune est une voix de rossignol, un jeune sourire, un regard étonné et charmant, une chanson aux notes d'or, et elle s'appelle Adelina Patti ! Mademoiselle Patti chante *l'Elisir d'amore*, et cette vieilleries devient nouveauté : par elle, la chimère de l'égalité se trouve enfin réalisée, car pour les habitués des Bouffes, Donizetti et Mozart se valent, pourvu qu'Adelina Patti se fasse entendre ! En tout temps, d'ailleurs, le public français a écarté la musique avec les oreilles de la foi, et ce n'est pas lui qui eût jamais inventé la lyre, si le dieu Mercure n'eût auparavant pris cette peine. Au concert Padeloup on admire et on applaudit si bien de confiance la musique classique et les symphonies primitives, que si l'orchestre jugeait à propos de jouer des polkas de Musard, elles seraient mises sans examen sur le compte de Beethoven !

Il s'en faut de beaucoup d'ailleurs que le succès de la musique classique au boulevard du Temple égale celui

de mademoiselle Thérèse et de *Rien n'est sacré pour un sapeur* à l'Alcazar du faubourg Poissonnière. Mademoiselle Thérèse est la mode la plus acharnée du moment, et les plus grandes dames de France viennent l'entendre dans ce vilain palais moresque enfumé par le cigare. Toutefois cette vogue, comme tout ce qui existe, a sa raison d'être : Thérèse n'a pas seulement un geste effronté et bizarrement original, une voix d'un attrait singulier et une diction surprenante; elle sait chanter aussi, et on s'aperçoit que quelque bon génie lui a révélé un peu des secrets du grand Delsarte. Quoi ! de tels trésors en possession de cette folle bohème des vers à la diable et de la poésie errante ! Que voulez-vous ? Rien n'est sacré pour un sapeur.

Au théâtre du Vaudeville, où le jeune Mirabeau aime Sophie de Monnier avec toute la furie de ses vingt ans, mademoiselle Fargueil n'a fait que passer dans ce rôle violent et passionné de Sophie; les mauvaises langues prétendaient que l'inimitable Marco avait été effarouché par le voisinage de toilettes trop brillantes et trop magnifiques; la vérité est, au contraire, que l'inimitable actrice, bravement et sérieusement souffrante, n'a renoncé qu'avec un chagrin réel à interpréter le drame de M. Ailyc Langlé. Mademoiselle Derieux la remplace avec talent et avec élégance; mais, hélas ! remplace-t-on une Fargueil ? Madame Sand et son *Villemér* ont fait un bail de trois, six, neuf dans la maison Picard, et par la grâce des applaudissements et des belles recettes. M. Emile Augier et son *Maître Guérin* sont tout à fait chez eux dans la maison de Molière, où une foule fanatisée et charmée continue à acclamer chaque soir la touchante résignation de madame Guérin et la haute vertu de mademoiselle Desroncerets, la grande grâce souveraine de madame Plessy et la belle tenue du colonel Lafontaine. Delaunay est un ravissant député et Got un notaire merveilleusement horrible, et la pièce, comme on sait, regorge d'esprit, d'esprit et encore d'esprit.

Au milieu de tout cela a-t-on le temps de se souvenir que Racine est né le 21 décembre ? On s'en souvient pourtant; la Comédie fêtera le glorieux anniversaire en jouant deux actes des *Frères ennemis*, pièce moins amusante, il est vrai, mais moins connue que les *Plaideurs*. Quant au Vaudeville... vous me demanderez ce que vient faire là le Vaudeville ! il va jouer *Racine à Uzès*, que la rue de Richelieu n'aurait pas dédaignée, si le succès de *Maître Guérin* laissait de la place pour quelque chose qui ne soit pas lui. *Racine à Uzès* est de cet érudit, de ce chercheur, qui tient également bien la plume du critique et celle du poète, de M. Edouard Fournier, l'auteur du *Roman de Molière* et l'auteur de *Corneille à la butte Saint-Roch*. Dans la même représentation on chantera des airs composés par Lulli sur des paroles de Racine.

Quelques nouvelles variées : le Cœur du Roi Voltaire a été porté en grande pompe à la bibliothèque impériale, le vrai panthéon de l'esprit humain.

Mademoiselle Duranti — *Fille de l'Air* — a dansé, dans une avalanche de bouquets, au théâtre Déjazet, en face de mademoiselle Mélanie, deux reines du Château des Fleurs.

Mais le plus beau spectacle de ces temps derniers n'était pas au théâtre. Samedi dernier, Alexandre Dumas a parlé d'Eugène Delacroix, dans un entretien vif, amusant, étincelant, fécond en surprises de toutes sortes. Alexandre Dumas est l'anecdote vivante; si elle n'existait pas, il l'inventerait; mais il fait mieux que de l'inventer, il *sait la voir* où elle est, chose plus rare qu'on ne pense ! Cette merveilleuse causerie était d'autant plus intéressante entre toutes, que la vie du poète a toujours côtoyé celle du peintre et y a été mêlée souvent; presque tous ces petits faits saisissants qui font si bien voir le grand coloriste, son ami pouvait les raconter en parlant à la première personne. On reproche à Alexandre Dumas de se mettre souvent en scène lui-même; il le fait du moins avec une grâce ingénue et charmante, si franchement, si résolument, avec si peu de prétention, qu'il est impossible de lui en vouloir. Lorsque, après avoir raconté avec un esprit sans égal comment Delacroix avait improvisé chez lui en trois heures le grand panneau représentant *le roi Rodrigue après la bataille*, il fit passer la toile pour qu'on pût l'admirer de près, l'auteur de *Monte-Cristo* semblait être encore chez lui, faisant les honneurs de la maison, c'est-à-dire donnant tout au premier venu. Comme il a bien raconté la scène dans laquelle Delacroix lui dit avec étonnement : Comment, Dumas, vous ne mettez rien de côté ? et dans laquelle il lui répond les belles paroles : *Deus dedit, Deus dabit*. Il a été vraiment touchant et attendrissant en exprimant ses regrets et son amour pour la grande époque de 1830. Oui, il la regrette sincèrement, hélas ! et il n'est pas le seul.

Le livre qui fait le plus de bruit est *la Bible de l'Humanité*. Jamais M. Michelet n'a été plus poète et plus artiste qu'en écrivant cette grande épopée de l'âme humaine, ce poème des religions dans lequel apparaissent couronnés d'étoiles, de travaux, d'auréoles, les dieux et les héros de tous les âges. Certains journaux, des journaux protestants surtout, ont attaqué violemment ce beau livre, et ont essayé de faire passer M. Michelet pour un impie. Est-il besoin de dire qu'ils n'y ont pas réussi ? Lui, un impie ! c'est le vent de l'inspiration qui agite et bouleverse sa profonde chevelure; son cœur brûle d'un immense amour; son langage prouve qu'il a non-seulement la croyance, mais aussi la grâce ! Non, Michelet n'appartient pas à la race qui défait les dieux; il appartient à la race qui les fait, et son cerveau, où bouillonnent tant de pensées, est de ceux qui peuplent les Olympes !

Un livre que nous voulons recommander à nos lecteurs, ce sont *les Élévations* de M. Emmanuel Des Essarts. Les plus belles pièces de ce recueil ont paru ici, à la place même où j'écris, et leur publication dans *L'Artiste* a suffi-

samment indiqué l'idée générale qui les relie. Les *Élévations* sont une protestation non pas païenne, mais moderne, en faveur de la Beauté, de la Force, de l'Idéal, enfin de tout ce que le dieu moderne, l'or, a en vain essayé de remplacer. Le poète entend retentir l'écho des paroles de Platon; par la pensée, il replace les marbres grecs dans les temples ouverts sous l'azur, et il réveille la lyre sous les lauriers-roses qui bordent les fleuves sacrés; et là, dans cette patrie reconquise et retrouvée, il sent qu'il est chez lui, et il verse des larmes d'orgueilleuse joie en sentant frissonner sur son front le zéphyr natal! — Là où nous croyons est notre vraie patrie; de même que je le sens en écoutant le poète des *Élévations* chanter le Tempé sacré, je le sens aussi quand M. Achille Marminia, un chrétien, un catholique ardemment fervent, exalte la grandeur du prêtre, dit avec amour son incomparable sacrifice, et peint en traits de flamme cette transfiguration, la plus haute de toutes celles qui peuvent diviniser l'âme humaine. En poésie, M. Marminia est un disciple de Lamartine, c'est assez dire que la poésie est pour lui une pure flamme, et qu'il dédaigne de lui donner ces ornements plastiques dont l'adoration ne fait que des artistes.

THÉODORE DE BANVILLE

## LE DESSOUS DES CARTES

GAZETTE DU MONDE PARISIEN



CONFÉRENCE, que me veux-tu? Que me voulez-vous, conférences? On dirait que l'imprimerie n'existe plus; on parle aujourd'hui sur la place publique comme si c'était avant Guttenberg. Conférences de la rue de la Paix, conférences de la salle Barthélemy, conférences du Casino-Cadet: quels défis jetés au vent et à l'oubli! J'aimerais mieux aller prêcher dans le désert!

Un de ces professeurs, qui n'ont rien à dire, partant qui veulent toujours parler, criait:

— J'aimerais mieux être aveugle que sourd.

— Et moi, dit mademoiselle Brohan, qui venait de l'entendre, j'aimerais mieux être sourde qu'aveugle.

Joli mot qui n'est pas plus nouveau que tous les jolis mots en prose ou en vers. Lisez plutôt ce quatrain académique:

Enfin dans la troupe immortelle  
La Condamine est admis aujourd'hui.  
Il est bien sourd: tant mieux pour lui;  
Mais pas muet: tant pis pour elle.

« Il y a trop d'hommes d'État sans ouvrage à l'Académie » disait Alfred de Vigny.

Or, qui va remplacer Alfred de Vigny?

Chez une princesse littéraire où il y avait beaucoup d'académiciens des quarante fauteuils et du quarante et unième fauteuil, un homme de lettres disait à un de ses amis qui lui demandait s'il se présentait:

— Nous ne serons de l'Académie ni l'un ni l'autre: vous, parce que vous méritez d'en être; moi, quoique je ne le mérite pas.

Vous avez reconnu Léon Gozlan parlant à Théophile Gautier.

Le faubourg Saint-Germain ne boude plus, il pleure. Les plus beaux hôtels resteront fermés cet hiver. Les vieilles rues qu'a respectées M. Haussmann ne seront pas envahies par la file des équipages. Les verres de couleur ne remplaceront pas les feuilles des grands arbres dépouillés. Quelques rares lumières brilleront seules derrière les vitres des maisons muettes. Les Montmorency sont au Palais de Justice. M. de Mortemart, qui vieillit, ne quitte plus guère sa magnifique terre du Berry. Madame la princesse de Beauvau est veuve depuis moins d'un an. M. le duc de Crussol marie sa fille à l'un des héritiers du marquis d'Aligre, M. Hector de Galard, le descendant du valet de carreau. On sait que les valets du jeu de cartes prirent à l'origine les noms des quatre hommes les plus braves de France. Un des quatre se nommait Hector de Galard. Malgré ce mariage, M. de Crussol ne recevra pas, car il est encore en deuil de sa femme, petite-fille du célèbre M. Roy et fille de M. de Talhouet. Le marquis de Talhouet partage le deuil de M. de Crussol. M. de Larocheffoucauld-Doudeauville est mort cette année. Madame Duchâtel vient de perdre sa mère...

C'est un nouveau chroniqueur de haut style, M. le marquis de la Housselaye, qui m'a dit cela.

J'ai parlé des spiritistes, j'en reparlerai. Je ne sais rien et ne veux rien savoir; mais quand je lis les philosophes les plus accrédités, je ne puis m'empêcher de dire: Ni ceci, ni cela.

A propos du néant de la philosophie, méditez les idées de saint Paul, — cette grande figure! — et son superbe dédain pour la science par la raison.

L'initiation du sentiment date de là.

Il y a aussi sainte Thérèse, la philosophie de l'amour, l'hystérie de la contemplation, la femme qui cherche des sens dans l'invisible, dans l'infini, dans le mystérieux. Il y aurait à montrer que les mystiques sont tous, sans le savoir, des panthéistes; ils donnent une forme à Dieu, une forme à l'âme, une forme aux esprits célestes. Leur spiritualisme est un matérialisme raffiné, pénétrant, immense.

L'école anglaise est aussi curieuse à étudier, je dirais presque à découvrir, car elle n'est pas connue. Il y a à Londres de vraies prophétesses. Et les mormons? Leurs idées s'étendent sur l'Amérique et dépeuplent l'ancien monde. Des

vaisseaux partent tous les jours de l'Angleterre chargés de néophytes : ils vont à la recherche de la cité future.

O néant de la philosophie! Ténèbres, ténèbres, tout n'est que ténèbres!

Il n'y a eu de philosophie et de philosophes que dans les temps modernes. Qu'est-ce qu'ont dit les anciens? Des mots, des mots, des mots!

La vie future, tout est là, car nous ne vivons pas de la vie présente. Qu'est-ce que *hier*? Qu'est-ce qu'*aujourd'hui*? Hélas! *demain*, c'est l'infini, c'est l'espérance, c'est le bonheur, qui nous dit toujours, comme le barbier né malin : *On rasera demain gratis.*

Avez-vous reçu cette lettre de faire part :

*Madame la comtesse de T..., Mademoiselle Paule, Monsieur Godefroy et Monsieur Albert de T..., Monsieur le marquis de P..., commandeur de la Légion d'honneur, ancien ministre plénipotentiaire; Monsieur Léon de R..., secrétaire d'ambassade; Monsieur le vicomte Le P..., commandeur de l'ordre de Saint-Sylvestre, et Madame Le P..., Monsieur Anatole de V..., capitaine de vaisseau, officier de la Légion d'honneur et commandeur de Saint-Maurice et Lazare, décoré du Médjidié, et ses enfants ont l'honneur de vous faire part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire en la personne de Monsieur*

*LE COMTE JULES DE T..., ancien député de la Mayenne, leur époux, père, oncle, cousin, décédé à Paris, le 3 septembre 1862, en sa cinquante-quatrième année, muni des sacrements de l'Église, Et le recommandent à vos prières.*

Un de mes amis, qui avait reçu comme moi cette lettre de faire part, me manifesta le regret de n'avoir pas été convié aux funérailles.

— C'était un charmant homme, me dit-il, il aimait les arts, il raffolait de musique, on l'appréciait dans les coulisses de l'Opéra. J'aurais été charmé d'entendre pour lui ce beau *Miserere* qu'ils chantent si bien à la Madeleine.

C'était la première fois que j'entendais regretter de ne pas avoir assisté à une fête funèbre.

Le lendemain, un autre de mes amis me vint voir et me demanda de quoi était mort le défunt.

— Sans doute du mal de la vie, lui dis-je.

En effet, ce qui l'ennuyait le plus au monde, c'était de vivre. Figurez-vous un lecteur qui aurait lu trois fois un roman ennuyeux de George Sand, car sa vie n'était pas plus amusante que cela ; après avoir bâillé trois fois à chaque feuillet, il avait sans doute fermé le livre avec l'idée de ne le plus rouvrir.

Je rencontrai son fils dans les allées solitaires du bois de Boulogne ; quoiqu'il fût en grand deuil, il me parla de ceci et de cela comme un chroniqueur parisien qui ne voit rien, mais qui parle de tout.

— Dites-moi donc, lui dis-je tout à coup, comment est mort votre père?

— En vérité, je n'en sais rien ; il était à table, il lisait le journal du soir, il est tombé à la renverse et tout était fini.

— Le pauvre homme, sans avoir le temps de vous dire adieu?

— Il me serrait souvent la main avec une expression de tristesse, comme s'il eût pressenti que c'était la dernière fois.

— Vous savez qu'on se plaint beaucoup que l'enterrement se soit fait pour ainsi dire incognito?

— Que voulez-vous? Au mois de septembre, il n'y a personne à Paris ; j'étais tout seul de la famille, mon frère était en Orient ; il y a six ans que ma mère n'a voulu voir mon père. Et puis je suis de ceux qui n'ont pas l'orgueil du catafalque ; aussi, quand je mourrai, je veux le convoi du pauvre, je ne crois qu'à mon chien.

Je remarquai que M. Godefroy de T... disait tout cela avec une grande insouciance.

Voici tout ce que je sais d'officiel. M. Godefroy de T... partit bientôt pour Alexandrie, où l'attendait son frère. Il y a six mois, madame veuve de T... convola en secondes noces avec un jeune violoncelliste, — car il y a beaucoup de musique dans toute cette histoire. — Un mariage des plus romanesques qui a fait beaucoup jaser dans Landerneau.

Or, que dit-on aujourd'hui?

On dit que M. le comte Jules de T... n'est pas si mort que cela ; que par une supercherie renouvelée des Grecs, il a liquidé sa vie passée pour essayer une nouvelle existence et pour rendre la liberté à sa femme.

L'ami qui regrettait de ne pas être à l'enterrement, a passé l'été aux Pyrénées ; comme c'est un curieux des vieilles architectures nationales, il a visité tous les châteaux, toutes les ruines, tous les pans de murs habillés de lierre parsemés dans les montagnes ; il n'y a pas eu de désert pour lui.

Quelle n'a pas été sa surprise quand il a rencontré dans les ruines d'un manoir non loin du château des Montespan le mort de la lettre de faire part!

— C'est impossible ! s'est-il écrié.

C'était si vrai, qu'il le salua moitié souriant moitié effrayé. Le mort se leva froidement et voulut passer son chemin.

— Mais, je ne me trompe pas, dit mon ami, c'est M. le comte Jules de T...!

— Non, monsieur, dit sèchement le mort.

A cet instant, une jeune femme, ou une jeune fille, qui s'était attardée à cueillir des fleurs dans la montagne, vint prendre le bras du mort.

Mon ami salua une seconde fois.

— Je vous demande pardon, monsieur, mais...

La jeune dame s'était à peine inclinée, car le mort l'avait entraînée sans vouloir continuer la conversation.

Mon ami insista encore, sous prétexte de demander son chemin. Mais ni l'homme ni la femme ne répondirent.

Un montagnard du voisinage lui apprit que l'homme et la femme en question étaient venus, l'hiver passé, habiter ce petit château ; ils vivaient là avec un seul domestique, plutôt en paysans qu'en gens titrés, sous le nom de M. et M<sup>me</sup> Latour, comme dans *Paul et Virginie*. Mon ami aurait bien voulu voir leurs papiers. Il a questionné le préfet des Hautes-Pyrénées, qui lui a répondu qu'il n'était pas le grand inquisiteur ; que s'il y avait dans son département un homme et une femme qui

vivaient heureux, il n'avait nul souci de leur demander leur secret.

Je vous livre cette histoire mystérieuse pour ce qu'elle vaut ; je n'ai pas le droit de trop soulever les masques, — quoique nous soyons déjà en temps de carnaval.

Voici le jour, le seul jour de l'année, où la poésie du Fidèle Berger est appréciée par les plus délicats. Grâce au jour de l'an, M. Viennet est encore un poète.

Une de mes jeunes cousines mangeait hier ses premiers bonbons ; chaque praline était capitonée d'un alexandrin, d'un distique ou d'un quatrain. J'ai noté ces chefs-d'œuvre :

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère !

LEGOUVÉ.

La vie est un voyage et la mort un sommeil !

DELILLE.

Enfants, soyez heureux : c'est là le vrai bonheur.

ANONYME.

L'anonyme n'est pas si académicien qu'il en a l'air.

Mais passons aux bonbons spirituels. Ceux-là se font-ils chez Siraudin ?

Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

LÉONIE LEBLANC.

Les sages sont bien fous, car les fous sont les sages.

ANNA DESLIONS.

C'est l'homme qui propose,

La femme qui s'expose,

Et l'argent qui dispose.

FILLE DE L'AIR.

Où allons-nous ? où allons-nous ? Voilà donc aujourd'hui la morale en bonbons.

C'est le dessus du panier ; qu'y a-t-il au fond, mon Dieu ! pour l'an de grâce 1865 ?

LE VALET DE TRÈFLE.

## POÉSIES

### ODE \*

#### I

Le temps ne surprend pas le sage,  
Mais du temps le sage se rit,  
Car lui seul en connaît l'usage :  
Des plaisirs que Dieu nous offre  
Il sait embellir l'existence,  
Il sait sourire à l'espérance,  
Quand l'espérance lui sourit.

\* Quand Gérard de Nerval avait seize ans, c'était alors le sage d'Horace, ou plutôt c'était Horace lui-même : témoin cette ode datée de 1824.

On sait que sa famille a remis ses lettres et ses poésies à M. Arsène Houssaye, qui déjà en a publié dans *la Presse*.

L'ode que donne *L'Artiste* aujourd'hui, a été illustrée par Gérard de Nerval lui-même, c'est-à-dire qu'il avait dessiné, sur la première page, le tombeau célèbre où le pêcheur de Poussin écrit poétiquement : « Et moi aussi j'étais berger en Arcadie ! »

C. C.

#### II

Le bonheur n'est pas dans la gloire,  
Dans les fers dorés d'une cour,  
Dans les transports de la victoire,  
Mais dans la lyre et dans l'amour :  
Choisissons une jeune amante,  
Un luth qui lui plaise et l'enchanter :  
Aimons et chantons tour à tour.

#### III

« Illusions ! vaines images ! »  
Nous diront les tristes leçons  
De ces mortels prétendus sages  
Sur qui l'âge étend ses glaçons :  
« Le bonheur n'est point sur la terre,  
» Votre amour n'est qu'une chimère,  
» Votre lyre n'a que des sons. »

#### IV

Ah ! préférons cette chimère  
A leur froide moralité ;  
Fuyons leur voix triste et sévère :  
Si le mal est réalité,  
Et si le bonheur est un songe,  
Fixons les yeux sur le mensonge,  
Pour ne pas voir la vérité.

#### V

Aimons au printemps de la vie,  
Afin que d'un noir repentir  
L'automne ne soit point suivie ;  
Ne cherchons point dans l'avenir  
Le bonheur que Dieu nous dispense ;  
Quand nous n'aurons plus l'espérance,  
Nous garderons le souvenir.

#### VI

Jouissons de ce temps rapide,  
Qui laisse après lui des remords,  
Si l'amour, dont l'ardeur nous guide,  
N'a d'aussi rapides transports :  
Profitions de l'adolescence,  
Car la coupe de l'existence  
Ne petille que sur ses bords,

GÉRARD DE Nerval



## L'ART PARISIEN

## LE MUSÉE TAHAN



ous Louis XIV, on disait Boule; sous Louis XV, Riésener; sous Napoléon III, on dit Tahan.

Il y a certainement, à propos de l'industrie artistique, une foule de choses à dire, et d'abord il y aurait à s'occuper bien plutôt des gens qui achètent que de ceux qui travaillent ou qui vendent.

La banalité prétentieuse envahit tout; ce n'est pas l'artiste, l'ouvrier, le marchand qui y provoque, — il obéit et travaille au goût de ceux qui payent.

Et cependant il y aurait belle à utiliser toutes les découvertes qui rendent si facile la reproduction, à peu de frais, des bons modèles. Il y a cent ans, tout ce qui entourait nos grands-pères, meubles, bijoux, étoffes, était étudié et achevé, quand le travail, tout manuel, rendait l'ouvrage si coûteux. On voit que chaque ouvrage était fait pour la satisfaction intime du travailleur et du possesseur, et le peu qui nous reste, et qui sert de type, nous laisse chaque jour découvrir sur une sculpture, une marqueterie, une ciselure, des détails de second plan que l'ouvrier avait patiemment travaillés, s'appliquant à conserver l'harmonie de son œuvre.

Aujourd'hui l'on ne compte et l'on ne veut payer que ce qui se mesure et qui se pèse; celui qui travaille n'a en vue que de rendre son ouvrage grossièrement sensible. On paye des coups d'outils inutiles et nuisibles, parce qu'il y a cela de plus, ce qui est aussi bête que de croire son enseigne plus riche par ce qu'il y aurait une lettre de plus à un mot.

Tahan a-t-il intérêt à rompre des lances contre les abus? Faut-il, à propos de lui, morigéner le plus gros de sa clientèle? Est-ce habile? Je ne sais. Pourtant il y a là des vérités qui sont entrevues de tout le monde, et on peut compter que chacun de ceux qui liront cela croiront que cela s'adresse à son voisin.

Autre thèse :

Il se dépense assurément plus d'idées d'innovation dans les arts appliqués aux costumes, aux objets d'ameublement, aux décorations en général, qu'aux œuvres d'art pur. Quand on songe combien peu de gens ont la place de tableaux et de statues, on ne s'étonne pas que les esprits ardents, qui produisent beaucoup, qui veulent voir leur œuvre se développer, se trouvent mieux de faire, celui-ci un décor pour une féerie plutôt qu'un tableau d'histoire, celui-là un sujet de pendule et non une statue sans emploi, etc., etc. Combien il est utile alors que les connaisseurs expérimentés, que les lettrés, que ceux qui ont, par leurs publications influentes, une chaire d'où ils puissent répandre la vérité, fassent tourner au profit du goût, du véritable effet à chercher, toutes les tendances qui se montrent, pour animer et enrichir par l'art toutes choses, — et pour faire aussi que tous ces moyens, que la science a donnés, que la publicité vulgarise, servent à améliorer l'œuvre et aident à faire bien, à bon compte, mais non à suppléer au soin personnel de l'artiste et à ne faire les produits qu'avec de fausses matières et de mauvaises mains-d'œuvre!

On apprend beaucoup à la jeunesse, à l'enfance même, à compter, il faudrait lui apprendre aussi à connaître.

Tout cela est bien élémentaire; en cela comme en des sujets plus sérieux, que de vérités élémentaires auront besoin d'être dites souvent et longtemps, — si ce n'est toujours!

Mais allons droit à l'exposition du musée Tahan.

Voici un coffre à colonnettes, — peintures Watteau. — C'est la forme d'une console de l'époque de la Régence, à colonnes détachées, à moulures unies, encadrant quatre peintures sur porcelaine, excellentes copies de Watteau. Ces couleurs sur pâte tendre ont une richesse et un fondu qui reproduisent avec bonheur l'harmonie des toiles de Watteau, et que le copiste n'aurait peut-être pas si bien réussie si la matière n'en avait pas fait sa part.

A côté de ce coffre en ébène se place heureusement un petit vase-flambeau en bronze doré, de forme allongée, à guirlandes bien appliquées à la forme, — avec un couvercle terminé par une flamme qui, au besoin, se renverse et présente la cuvette d'une bougie. — On reconnaît là une forme ancienne, grande dans son petit format et utile en même temps qu'ornementale.

Soulevez ce vase à fleurs aquarium. — Tahan s'est toujours appliqué à innover des vases à fleurs et a été des premiers à mettre à la mode les jardinières d'appartement: les unes avec des oiseaux, les autres avec un bassin pour des poissons.

Le modèle qu'il a fait cette année résout la difficulté de mettre dans un vase d'une belle forme des fleurs à longue tige, pénétrant, sans la vicier, dans l'eau où vivent les poissons. Ce vase en cristal, richement décoré, laisse voir par trois ouvertures les poissons aux brillantes couleurs.

Que d'espoir vous aurez, madame, sur ce pupitre-papeterie — à cylindre! — Le papier, placé debout et au fond comme dans une papeterie anglaise, se renferme par un couvercle à cylindre qui disparaît dans l'épaisseur des bois. Le volet se dédouble et offre une place grande et commode. Ce petit bureau plaît par sa forme, qui en explique bien l'usage, et parce qu'il porte le cachet de tous ces petits meubles gracieux et raisonnés qui distinguent les ouvrages de l'époque de Louis XVI.

Ce meuble à cigares me parfume de la plus odorante fumée. Ce chef-d'œuvre, en bois de noyer sculpté, est disposé de manière à présenter une complète provision de cigares avec toute ses variétés. Ces richesses sont fermées à clef. Pour ne nous occuper que de l'intérieur, nous dirons que dans une étagère en bois de cèdre, sculptée dans un style javanais, des cases contiennent des paquets de cigares, des tablettes servent à les sécher; au-dessous, des tiroirs doivent recevoir les cigarettes. Le tout est dominé par un pot à tabac en belle faïence, autour duquel se place un rayon de pipes riches, bizarres, toutes ayant une valeur à différents titres et de différents caractères: ce sont les pipes des amis qu'elles rappellent.

Et ce coffre en onyx, — ornements émail? — Cinq plaques en onyx transparent et veiné sont serties de lignes d'or uni, non brunies. Quatre forts clous en pierre améthyste semblent attacher les plaques de marbre sur toutes les faces; — des appliques, et sur le dessus un chiffre d'émail vert encloisonné, font valoir, sans dureté, le ton un peu glauque de l'onyx.

Voici deux cornets à fleurs, — à statuettes bronze doré. — Une fillette debout soutient de sa main gauche un cornet de cristal posant à terre; — un jeune garçon fait pendant. Ces petits bronzes du temps de Louis XV sont bien traités, et dans un mouvement simple, avec cet air de sourire et de bonne humeur qui anime toutes les figures de ce temps-là: grands et petits, riches ou pauvres.

Saluez ce bénitier ébène et argent, — peinture grisaille sur émail. Une belle applique d'argent repoussé, dans le style Louis XIII, encadre une peinture, Sainte-Famille, d'après Raphaël. — Un bénitier en bois d'ébène sculpté sert de fond à la peinture et au métal repoussé; la couleur, la forme ont un caractère religieux qui manque trop souvent aux objets de sainteté d'exécution moderne. Faut-il s'en étonner. Les artistes n'ont pas la foi, et les gens du monde en ont si peu.

Un cadre d'ébène à filets d'or enferme une applique de métal façon argent repoussé, c'est le cadre d'un baromètre anéroïde.

Il serait intéressant de parler de l'innovation qui permet de substituer un baromètre gros comme une montre à celui à colonne de mercure de vingt-huit pouces de hauteur. Certainement, ce qui intéresse la science est de mode, et jamais on ne s'est plus occupé du temps qu'il fait et surtout de celui qu'il fera. Un baromètre de peu de volume et curieusement encadré sera donc bien accueilli. Celui qu'a exécuté M. Tahan se compose d'un bas-relief où toutes les phases du temps et des saisons sont représentées : ici les guirlandes de blés moissons de l'été ; là les guirlandes de vigne, récolte de l'automne ; un vase débordant de belles fleurs, présent du printemps ; au bas, une nombreuse chasse à courre, des nuages que traversent la foudre, et des coquilles laissant échapper de l'eau qui se gèle ; il y a tout cela, se composant avec vérité et sans confusion. C'est là un tour de force d'agencement parfaitement rendu.

Le petit baromètre de M. Tahan est doublement curieux, au point de vue de la science et de l'art.

Et là-dessus je vous souhaite pour l'an de grâce 1865 des rêves charmants pour les jours de pluie, et de l'or à pleines mains pour les jours de soleil. A ces conditions-là, le baromètre Tahan sera toujours un ami.

LÉON CHARDIN

## L'ART CÉRAMIQUE



L'art céramique a eu son art poétique ; on n'a pas oublié l'étude signée de M. de Lamartine dans *L'Artiste* de 1863. Les écrivains industriels en ont dû tirer leur profit ; car si la céramique est tout un art, elle est aussi une de nos belles industries.

La céramique est signée à Paris par des noms fortunés ; nous citons aujourd'hui MM. Masson frères.

Avant de faire une revue des belles faïences peintes sur émail cru exposées au Palais de l'Industrie par MM. Masson frères, j'ai voulu remonter à la source de la fabrication, et je suis allé rue de la Roquette, dans la belle fabrique même de MM. Masson.

Elle a été fondée en 1742 par Ollivier, qui fabriquait aussi des poêles. Le beau poêle représentant la prison de la Bastille qu'on admire au Musée de Sèvres, a été exécuté par Ollivier

dans cette même fabrique où lui a succédé M. Husson, qui a soutenu la réputation d'Ollivier et élevé la sienne. M. Husson a laissé les souvenirs les plus honorables dans sa fabrique, qu'il a cédée à M. Masson, et qui est maintenant dirigée par ses fils. M. Husson visite souvent ces jeunes travailleurs, et j'ai eu moi-même le plaisir de le rencontrer chez eux.

Cette riche manufacture a été visitée par Napoléon I<sup>er</sup> lorsqu'il était premier consul, et par Napoléon III, président de la république en 1850. Ces messieurs ont reçu de l'oncle et du neveu les plus chaleureux compliments.

M. Brongniart, ancien directeur de la manufacture de Sèvres, cite avec beaucoup d'éloges, dans son *Traité des arts céramiques*, la fabrique de MM. Masson comme étant une des plus importantes de France.

Cette maison n'a exposé qu'une fois, en 1839 ; une médaille d'argent lui a été décernée, elle était accompagnée de notes très-flatteuses du jury central. L'importance de leur fabrication commerciale, dont les proportions augmentaient tous les ans, ne permettait pas à ces messieurs de s'occuper des expositions où leurs émaux très-estimés les auraient fait figurer avec avantage ; ils en seraient revenus avec des récompenses dignes de leur travail ; mais alors la céramique d'art était un peu tombée dans l'oubli, et depuis qu'elle jouit d'une vogue qu'on pourrait appeler furia, MM. Masson n'ont pas voulu rester étrangers au progrès d'un art qu'ils connaissaient si bien, ils ont tenu à prouver que leurs produits étaient dignes de briller chez tous les amateurs.

La science de la fabrication céramique m'a été gracieusement démontrée par M. Masson lui-même.

Une très-grande quantité de terre de trois sortes différentes est jetée dans un grand réservoir couvert qu'on appelle gâchoir ; des lames de fer mises en mouvement par une machine à vapeur de la force de dix chevaux battent cette terre, la mêlent et la délayent, jusqu'à ce qu'elle soit en état de passer par un tamis cylindrique qui la divise, — ce travail dure plusieurs mois, — elle tombe ensuite très-pure dans un bassin qui la conduit dans un réservoir où elle séjourne encore six mois ; elle est alors très-liquide. On la retire et on la met sécher sur des plats de terre cuite posés par centaines sur de grandes étagères ; cinq grands réservoirs murés, ayant deux mètres de profondeur, occupent une grande cour voisine du gâchoir ; ils sont vidés tour à tour : après avoir fait sécher cette terre à l'air, on transporte ces plats à la cave, d'où on les retire pour porter la terre qu'ils contiennent dans les ateliers des tourneurs. Son séjour de six mois à la cave l'a rendue très-malléable, elle est sans molécules. On tourne six mille pièces par jour, petites ou grandes.

J'ai eu beaucoup de plaisir à voir des femmes qui moulent et collent des anses de vases avec beaucoup de dextérité et de précision. — Elles y sont si bien habituées, me disait M. Masson, que si vous les pesiez, vous ne trouveriez pas dans les mille que vous avez sous les yeux un gramme de différence. — C'est alors qu'a lieu la première cuisson qui donne le biscuit ; on émaille ensuite et on procède à la deuxième cuisson.

Quelques explications sur les émaux : le noir se compose de sable, de minium et de manganèse ; le blanc, de sable, de plomb et d'étain vitrifiés : on les fait cuire sous le four, et quand on les retire on a les émaux en plaques ; on concasse l'émail avec un pilon mù par la vapeur, il passe ensuite successivement dans trois moulins où il est broyé avec de l'eau, on le tamise et on y trempe les faïences. — Les trois moulins qui tournent à la vapeur sont une innovation de ces savants industriels, qui active le broyage

de l'émail; autrefois il devait séjourner trois jours dans un moulin, et il est aujourd'hui préparé en quelques heures. — *Times is money.* — C'est après avoir trempé le biscuit dans l'émail blanc que les artistes peignent sur émail cru, au grand feu de four, des sujets mythologiques, des chasses, ou des groupes d'enfants. La peinture sur émail cru traverse l'émail et s'identifie au biscuit, elle acquiert donc une très-grande solidité.

La riche exposition de MM. Masson au Palais de l'Industrie attire les regards des amateurs; on remarque, en première ligne, un superbe plat d'une excellente coloration; les personnages, parfaitement peints, représentent le triomphe d'Amphitrite, si je me rappelle bien. Une nymphe et des amours près de la mer sont admirablement modelés; il y a aussi quatre grands vases, dont deux avec médaillons et sujets; sur les deux autres des chiens sont lancés à la poursuite d'un sanglier; déjà deux l'ont atteint, il est à bout de force; ses traits expriment la souffrance. La peinture de ces beaux vases est très-riche de tons; on y admire encore de très-beaux camafeux dont l'effet est charmant; puis des grisailles avec animaux très-bien réussis. Les belles plaques de faïences peintes, avec sujets, feraient, il me semble, de très-belles incrustations dans des meubles sculptés, et même dans les autres meubles: cette réunion de deux arts différents donnerait à chacun un attrait de plus.

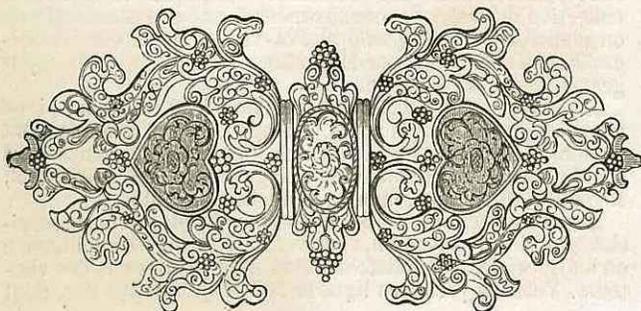
MM. Masson ont aussi exposé des échantillons de leurs beaux émaux bleus, qui donnent aux boîtes de faïence qu'ils recouvrent l'apparence de belle porcelaine tendre.

J'ai vu dans l'atelier de peinture de MM. Masson une très-belle tête peinte par un jeune homme de quatorze ans; d'autres peignaient des cache-pots; un autre terminait sur un plat un groupe d'enfants délicatement modelés. Je regrette vivement de ne pouvoir dire le nom de ces artistes, du dernier surtout, qui sera avant peu un maître duquel l'art céramique s'honorera.

Je quittai l'atelier en complimentant M. Masson sur l'ordre et la bonne entente de sa fabrique et sur le progrès que ses faïences faisaient faire à l'art céramique, grâce au soin qu'il prenait de s'entourer des meilleurs artistes. — Vous n'avez encore rien vu, me répondit-il, et il me montra une merveille, d'après le Corrège, peinte sur émail cru, au grand feu de four. Cette Madeleine est admirable d'exécution; ce chef-d'œuvre est signé H. Picard; il est digne de figurer dans un musée. Depuis longtemps les produits de MM. Masson tiennent les premières places dans la fabrication, ils seront bientôt aux premières places dans les beaux-arts.

En rentrant chez moi, j'ai relu le bel article de M. de Lamar-tine, et je me suis promis de demander à M. Masson l'exécution du buste de l'auteur de la *Chute d'un ange* et des *Méditations*.

H. COUSIN



## LES ÉTRENNES



Les étrennes utiles ne sont plus aujourd'hui un embarras pour les grands parents. Ils ne savent qu'un mot d'Horace, mais ils le savent bien: *utile dulci*. J'ai vu hier, dans la maison Ernest Carpentier, rue Louis-le-Grand, trois cadeaux de reine; le premier se composait de deux robes ravissantes: l'une en moire antique pensée pour toilette de ville, l'autre en satin rose, richement ornée de point d'Angleterre. Ces deux merveilleuses robes ont été choisies par M. de P..., pour habiller les grâces de sa jeune bru, pour laquelle l'on a fait, il y a quelques mois, un trousseau somptueux dans la maison Carpentier. Une robe de velours marron doré, avec un paletot pareil, formait la seconde étrenne; la troisième se composait de deux riches parures, l'une garnie de valenciennes et l'autre de belle maille s. Ces charmantes étrennes sont destinées à des dames du plus grand monde et de la coquetterie la plus raffinée.

On commençait, rue Louis-le-Grand, un trousseau splendide dont je vous reparlerai aujourd'hui; je sacrifie toute ma causerie aux étrennes.

Vous voulez, madame, offrir une toilette à votre jeune fille. Au point de vue de la coquetterie et de l'hygiène, demandez à M<sup>mes</sup> de Vertus, rue de la Chaussée-d'Antin, une ceinture-régente, en moire, en satin ou en coutil, la plus simple sera coupée sur le modèle inimitable et gracieux de la plus riche, et signée à la plume sur la doublure: M<sup>mes</sup> de Vertus sœurs. Achetez ensuite une jupe-cage élastique — dernière création de MM. Thomson frères; — joignez-y trois housses, très-coquettes: deux blanches, l'une avec un large entre-deux brodé, placé au milieu de quatre petits plis; l'autre, avec deux volants tuyautés, séparés par cinq plis très-étroits; la troisième de couleur, ornée d'un ruban écossais qui permet de la porter avec des robes de diverses nuances. Une seule jupe-cage suffit pour toutes les toilettes, à cause de la facilité avec laquelle on change la housse en quelques minutes; ajoutez à cela que la jupe-cage est sans rivale, tant pour la grâce que pour la souplesse et pour la légèreté.

C'est chez Gay, rue de la Vrillière, que vous irez choisir une robe parmi les nouveautés qu'on admire à son étalage de haut goût. Vous demanderez de jolis bas en filotelle ou en soie de la même nuance, au Grand-Frédéric, à l'entrée du faubourg Saint-Honoré; vous trouverez dans ce beau magasin de jolis bas avec coins brodés qui peuvent s'offrir comme étrennes, aujourd'hui que le bas de fantaisie est obligatoire à toutes les toilettes bien comprises. Vous irez ensuite chez Jouvenot, rue Saint-Honoré, — à deux pas du Théâtre-Français; — vous y trouverez de jolies bottes en velours, bordées d'astracan, d'autres avec nœud et boutons, entremêlés de dentelle, et un grand choix de bottines et souliers en satin de couleur, tous délicieusement ornés; puis de jolies mules en velours bleu de Chine bordées d'hermine, en velours vert bordées de petit-gris et en velours noir avec boucles de nacre. Les chaussures de M. Jouvenot sont assez séduisantes pour que vous lui en commandiez pour toute votre famille.

Ne quittez pas la rue Saint-Honoré sans aller chez M. Legrand, le parfumeur aimé des lectrices de L'ARTISTE et le fournisseur privilégié des têtes couronnées; vous trouverez chez lui de très-jolies boîtes en carton blanc et or, contenant six pots ou flacons de parfumeries assorties, toutes à base d'Oriza; la crème Oriza de la belle Ninon de Lenelos tient sa place dans cette charmante boîte, et, de plus, Legrand vient d'y ajouter un exemplaire de son joli petit livre intitulé: *la Beauté éternelle*. Il n'y a pas une jeune fille qui ne soit très-flattée de recevoir aux étrennes les talismans de beauté de M. L. Legrand, et toutes les dames seraient heureuses de posséder son beau vaporisateur; c'est un plaisir de voir fonctionner ce coquet brûle-parfums, et de respirer les douces émanations qu'il répand dans les appartements.

La boîte de parfumerie et le vaporisateur de Legrand se trouvent encore dans le magasin du parfumeur qui tient à la Ville-de-Lyon, dans la rue de la Chaussée-d'Antin, où les élégantes se donnent rendez-vous pour choisir leurs plus riches ceintures et leurs plus beaux rubans. Vous trouverez là, ma-

dame, des coquetteries merveilleuses. Voulez-vous garnir une sortie de bal à la dernière mode ? Achetez de jolies franges dont la tête, en passementerie de soie blanche, soutient des boucles en cristal taillé, superposées comme les boucles d'oreilles du même genre avec lesquelles on les assortit ; ces franges posées sur du velours noir sont d'un effet féérique ; il y en a d'autres en perles soufflées qui sont aussi très-belles ; puis encore des franges de plumes d'une grande richesse : on peut alterner les plumes blanches avec des plumes bleues, roses ou vertes, suivant la nuance de la toilette qu'on porte, et on a une garniture aussi ravissante que distinguée. Mais tout ce qui sort des magasins de la Ville-de-Lyon, n'est-il pas marqué du cachet de la plus haute distinction ? Voyez plutôt ces belles franges de jais taillé avec plusieurs boules superposées, et ces autres avec grandes aiguillettes ! Quoi de plus séduisant ? N'oubliez pas, madame, le gant Joséphine, fabriqué exclusivement pour la Ville-de-Lyon ; si vous êtes embarrassée pour un cadeau à faire, achetez une douzaine de ces gants, renfermez-les dans une boîte de laque de Chine, exécutée par A. Gallais, ou dans une boîte de bois sculpté par Wirth, et votre étrenne recevra l'accueil le plus flatteur. De la rue de la Chaussée-d'Antin à la rue de la Paix, il n'y a qu'un pas, et la Ville-de-Lyon est d'autant plus voisine de la Sublime-Porte, — j'ai toujours envie de dire sublime élégance, — que c'est presque toujours le gant de l'une qui tient le mouchoir de l'autre ; les femmes réellement distinguées ne gantent que le gant Joséphine, et ne se servent que de mouchoirs signés Chapron ; lui seul sait créer des dessins de chiffres et d'armoiries d'une délicatesse admirable : les merveilleuses broderies se détachent sur la fine batiste sans la fatiguer. Ces riches mouchoirs sont encadrés dans la valenciennes ou dans la malines. Chapron a édité pour les étrennes un choix très-varié de jolis mouchoirs que je vous décrirais avec plaisir, si je ne craignais que ces petits chefs-d'œuvre de coquetterie ne fussent mal copiés et rendus vulgaires par les contrefacteurs qui s'attaquent à toutes les gloires. Mais allez vous-même, madame, les admirer dans le coquet magasin de la rue de la Paix, et vous serez convaincue du plaisir qu'on doit éprouver en recevant aux étrennes un ou plusieurs mouchoirs signés Chapron. Un autre cadeau qui ferait aussi la joie d'un jeune homme, serait une belle canne choisie dans la maison Anglo-française, à l'entrée de la rue du Helder, près le boulevard des Italiens, où les lecteurs de L'ARTISTE iront choisir les parapluies-ballons, montés sur paragon-fox, si à propos inventés pour nous préserver des averses diluviennes dont nous sommes trop souvent gratifiés cet hiver.

Entrez, madame, dans le magasin Anglo-français et choisissez un beau jonc pour votre fils. Voyez celui-ci : il est naturel et sa belle poignée en jaspe, retenue par un collier d'or avec un écusson surmonté d'un fer à cheval ; mais c'est la canne d'un sportman, et si monsieur votre fils ne fait pas encore courir, prenez cet autre jonc naturel avec boucle d'or émaillé, ou celui-ci avec poignée d'ivoire sculpté ou poignée d'écaïlle.

Mais en voici d'autres beaucoup moins riches, mais très-distinguées ; elles sont en bois d'Amérique très-nouveaux, avec poire d'acier uni ou en myrte nature avec tous ses nœuds.

Avant de se permettre une jolie canne, il faut qu'un homme soit habillé avec un goût irréprochable, que son habit soit savamment coupé, sa taille bien prise, qu'enfin il soit signé Chevreuil. — Il me coûterait trop cher, objectez-vous. — C'est, madame, une erreur de laquelle vous reviendrez vite, si vous calculez que l'importance de ses affaires lui permet de vendre à des prix très-raisonnables.

J'ai vu chez Chevreuil un habit de sénateur couvert de broderies d'or, commandé par l'ancien ambassadeur de France en Russie, et à côté, un habit de chambellan espagnol, avec parements et collet rouge brodés or ; de petits galons d'or sont posés sur toutes les coutures. C'est pour le duc de Salamanca que Chevreuil a fait ce superbe habit. La belle livrée dont j'ai déjà parlé figurait à côté de celle du duc de M... que Chevreuil vient de renouveler ; mais la livrée parisienne est loin d'être aussi luxueuse que la belle livrée espagnole du duc de Salamanca ; les galons en sont de la plus grande richesse ; les habits sont rouges, les gilets et les culottes jaunes, les chapeaux à trois cornes avec glands. C'est le cas de dire qu'on n'aura jamais vu une livrée plus éclatante d'or et de couleur.

Son côté distingué est le cachet de Chevreuil. Vous lui avez commandé les toilettes de monsieur votre fils ; il vous faut maintenant une robe de chambre pour monsieur votre mari et une autre très-chaude pour votre père ; le foulard de l'Inde à dessins de cachemire est ce qu'il y a de plus convenable et de

plus joli pour robes de chambre. Ecrivez, madame, à la Colonie-des-Indes, 53, rue de Rivoli, près la tour Saint-Jacques, en emandez des échantillons de foulards nouveaux ; vous recevrez de suite, et franco, une belle collection, et vous saurez choisir, si vous avez quelques cadeaux à faire, des mang-hai unis pour chemises russes, robes ou cache-nez pais, bleu, géranium, orange et pensée ; des pongés blancs pour cache-nez plus habillés ; des foulards à semis de violette, de boutons de roses, d'œillets de poètes sur fonds blancs ; l'autres à pois ou à mille raies : tous charmants dessins avec lesquels on fait de délicieuses robes de diners pour jeunes filles ; il y a aussi à la Colonie-des-Indes un bel assortiment de fichus et de cravates de fantaisie, et un choix considérable de foulards de poche. Ce magasin est une mine pour les cadeaux d'étrennes sans prétention.

Il vous en faut encore deux de ce genre pour vos petits enfants ; c'est le cas de les demander à madame Dérez, — ancienne maison Pauline Roger, — rue de Rivoli, en face les Tuileries. Deux jolies toilettes pour le frère et la sœur, exécutées par madame Dérez, feront la joie des enfants et le bonheur de la mère ; prenez pour la petite fille un paletot blanc en velours de laine et une robe de popeline bleue dont le bas de la jupe est découpé de dents très-larges et très-ar rondies, un petit volant en ruban de taffetas de même nuance suit tous les contours de ces dents. Une gracieuse veste bleue ornée de mêmes ouvre sur un gilet blanc ; vous vous en rapporterez entièrement à madame Dérez pour compléter cette toilette de petite fille et en composer une pour son frère, et si vous tenez à ce qu'il et l'autre soient toujours parfaitement habillés, vous les conduirez à madame Dérez ; jusqu'à ce qu'ils aient fait leur première communion, elle s'occupe de la toilette des enfants des deux sexes d'une façon charmante.

Il y a peut-être un cadeau auquel vous ne pensez pas, quoi qu'il soit le plus sérieux et le plus utile de tous. Permettez-moi, madame, de vous le conseiller : c'est le pare-étincelles que vous devriez donner à toutes les personnes qui vous sont chères, et à vous-même.

Qu'est-ce que le pare-étincelles ? — Un charmant objet qu'on peut résumer par trois mots : prévoyance, coquetterie, propreté. Le pare-étincelles ou écran-store est en toile métallique dorée ; il se roule et se déroule comme un store ordinaire ; il est contenu dans un cylindre en cuivre doré qu'on adapte à la cheminée ; il en sort à volonté et descend pour encadrer tout le devant du foyer. C'est on ne peut plus agréable de voir le feu pétiller, qui semble faire jaillir des paillettes d'or vues à travers ce brillant tamis qui préserve de tout danger, sans intercepter la chaleur ; avec ce charmant appareil on peut circuler à l'aise dans une pièce très-restreinte, et finir une toilette de bal près de sa cheminée sans craindre qu'une étincelle ne vienne enflammer la robe légère que vous portez, et vous rendre la proie du feu avant qu'on ait eu le temps de vous porter secours ; avec le pare-étincelles, vos enfants peuvent jouer et se chauffer sans crainte ; sans lui vous êtes exposée à voir ces êtres chéris brûlés vifs : que de regrets !

N'est-ce pas, madame, que MM. Delacour et Backès sont les industriels qui ont le mieux mérité de l'humanité en général et des mères en particulier ? Je suis sûre que vous allez leur écrire de suite, rue des Trois-Pavillons, au Marais, de faire poser chez vous et chez les vôtres leur coquet appareil qui préserve à si bon marché des plus cruels malheurs.

Il vous reste maintenant beaucoup de cadeaux à faire, et votre embarras redouble, parce qu'ils ne sont pas pour des parents, mais pour des amis ou des personnes dont vous ne connaissez pas les goûts. Ces cadeaux-là, madame, doivent toujours être des objets d'art. Il en est un très-joli, c'est l'Almanach des aquafortistes ; il est richement relié, orné de douzes gravures à l'eau forte, et de vers funambulesques de Théodore de Banville, et d'une charmante préface signée Albert de la Fizelière. Vous trouverez ce bel Almanach chez MM. Cadart et Luquet ; il y a chez eux une multitude d'étrennes artistiques et une riche collection de cartes de menus ornées de sujets gastronomiques ou d'attributs très-élégants et très-variés. Il y a aussi la *Légende de Marlborough*, par M. de Boret, avec vingt et un sujets gravés de main de maître.

Avez-vous à faire des cadeaux splendides ? Offrez un piano grand oblique de Bertin et Cie, passage Choiseul, comme vient de faire la princesse de Metternich. Choisissez de riches tapis d'Aubusson dans les somptueux magasins de MM. Chocqueel, Réquillart et Roussel, comme la duchesse de Rio.

Et puis, entrez chez Susse, et après avoir fait le tour de ses riches galeries d'exposition, vous verrez avec quelle intelligence on a disposé les jolis chefs-d'œuvre pour les besoins des visiteurs. Voici en première ligne la belle *Sapho* de Pradier, dont

M. Susse est l'éditeur ; l'*Atalante*, les *Lutteurs* : la *Vénus de Milo*, le *Joueur de Flûte*, *Vénus et l'Amour*, et une foule de groupes dus au ciseau des meilleurs artistes. Il y a tout un choix d'éncriers artistiques avec bustes. Pour un magistrat : Daguesseau, Bailly ou Mirabeau. Pour un homme de lettres : Voltaire, Rousseau, Molière, Racine, Corneille, la Fontaine, Béranger et autres. Pour un médecin : Ambroise Paré. Il y a ensuite un beau choix de statuettes équestres qu'on peut offrir à un militaire, telles que : *François 1<sup>er</sup>*, *Guillaume le Taciturne*, *Victor Emmanuel*, *Jeanne d'Arc*, *Jeanne Hachette*, le *Grand Frédéric*, etc. Puis des chevaux pour les sportmen et des groupes de chiens pour les chasseurs. Une visite dans les salons de Susse, c'est le premier mot du jour de l'an.

Je ne dirai rien des étrennes sucrées. Si vous persistez à vouloir vous gâter les dents, n'allez que chez Boissier ; rien n'est banal comme d'offrir des bonbons. J'aime mieux les étrennes fleuries ; les bonbons font mal, les fleurs font plaisir, sur tout quand elles ne se fanent pas, et qu'elles sont signées Duteis, le fleuriste aimé des têtes couronnées. Mais qu'ai-je besoin de vous parler des fleurs de cet artiste, vous les connaissez, madame ; j'aime mieux vous dire qu'un chapeau gracieux et coquet, un vrai chapeau, avec passe-calotte et bavolet, vient d'éclorre dans les salons de Dutéis. Quelle heureuse nouvelle pour les femmes du meilleur monde ! leur cachet de distinction ne sera plus compromis. Le chapeau de Dutéis, avec sa forme Marie-Stuart, se baisse sur le front, les bords suivent les contours du visage, qu'ils encadrent gracieusement ; ils se relèvent ensuite pour former l'espace destiné à recevoir les cheveux. En voici deux qui vont être offerts à l'impératrice. Ces chapeaux, patronnés par la souveraine et signés Dutéis, ont un succès assuré.

Le premier est en tulle rose tendu ; un camée artistique est attaché dans le vide qui s'abaisse sur le front ; les bords relevés sont couverts d'un nuage de tulle rose ; une plume de même nuance, posée à l'intérieur, se relève avec le bord et retombe sur la passe ; un voile de tulle rose est retenu sous la plume. Ce chapeau est coquet, vaporeux et très-seyant ; l'autre est en feutre gris : une grande plume grise fixée au bord de la passe avec un bijou en argent ciselé, retombe gracieusement sur le chapeau ; le bavolet est d'un goût exquis. J'en ai vu en velours et en royale : ils sont tous d'une suprême élégance. Allez, madame, admirer ces merveilles de coquetterie bien comprise rue Neuve-Saint-Augustin, près de la rue Richelieu, dans la même maison que Lorémy et Grisey.

J'allais oublier, dans ma causerie d'étrennes, une des maisons où l'on s'adresse le plus souvent pour les cadeaux, à cause du choix varié qu'on y trouve. Le magasin des Armes-d'Angleterre de la galerie Vivienne contient une source inépuisable d'objets utiles, depuis les plus simples jusqu'aux plus riches. Il y a de ravissantes fantaisies et des services à thé et à café en porcelaine française et anglaise ; des cristaux de Bohême du meilleur goût, de superbes caves à liqueurs en thuya, en ébène, genre Boule, bois de rose et de violette, avec cristaux gravés et dorés ; des services très-complets, depuis les plus ordinaires jusqu'aux plus luxueux, avec un ou plusieurs filets de couleur ou filets or, avec chiffre et armoiries ; les cristaux ont les formes les plus nouvelles et sont délicatement gravés.

J'ai vu hier, dans les beaux magasins de la galerie Vivienne deux magnifiques services très-complets, l'un de vingt-quatre couverts avec chiffre surmonté d'une couronne de marquis, l'autre de dix-huit couverts avec une couronne de comte. M. D'anneville reçoit tous les jours des commandes des nobles faubourgs, parce que ses services sont aussi beaux et beaucoup moins chers que dans les maisons de cette spécialité qui s'intitulent les premières de la capitale.

Voulez-vous faire plaisir à une femme — une vraie femme, — offrez-lui une bague signée Froment-Meurice ; elle la préférera au plus beau diamant ; ou bien encore, si cette femme vous est chère, dites à Reverchon de reproduire vos traits sur un camée et faites monter ce chef-d'œuvre par Froment-Meurice, pour que le cadre soit digne du portrait.

Il y a encore une chose bien rare, mais qu'on ne peut guère se donner : c'est le soleil. Aussi combien de privilégiés de la fortune qui vont le chercher à Monaco ! Les sous rouillés de Monaco sont changés en louis d'or.

COMTESSE D'ORR

## CHRONIQUE

Le succès de *Mademoiselle Cléopâtre* a persisté, malgré les critiques, malgré les éloges.

La huitième édition a paru cette semaine chez Michel Lévy. Écoutez, sur ce chapitre, Albéric Second :

« Les demoiselles du corps de ballet se divisent en deux catégories, celles qui possèdent des appas exubérants et celles qui en sont absolument privées. Les unes sont fluettes comme des queues de cerise ; les autres sont rondes comme des pommes.

» Dans une baignoire voisine de notre fauteuil, nous avons remarqué une dame qui, pendant toute la représentation, n'a pas cessé de lire un volume gris-perle. On applaudissait mademoiselle Patti, elle lisait sans lever les yeux sur la scène ; on chutait Antonucci, elle tournait la page d'une main fiévreuse. Et nous de nous demander : Quel est donc le romancier fortuné qui absorbe à ce point l'attention de cette dame ? Quelle est donc cette œuvre passionnante ?

» Une manœuvre stratégique habilement exécutée nous a permis, pendant le ballet, de nous approcher de la baignoire et de lire sur la couverture le titre du volume et le nom de l'auteur. — L'auteur est M. Arsène Houssaye, le roman est *Mademoiselle Cléopâtre*, parvenu, en moins de trois mois, à sa huitième édition. — Voilà un sort que je souhaite aux romans, s'il en publie quelque jour, du critique rageur de la *Revue des Deux-Mondes*. Le succès l'exaspère, cet homme bilieux, ce qui explique, sans les justifier, ces rages bleues contre *Mademoiselle Cléopâtre* et contre Arsène Houssaye. »

La *Presse* est toujours le journal des idées nouvelles.

Les attaques furieuses du parti des vieilles idées — attaques qui ne vont pas à la cheville de M. de Girardin — prouvent surabondamment son grand art d'avoir raison.

La *Presse*, qui a inventé le roman-feuilleton quand le roman-feuilleton s'appelait Balzac, Frédéric Soulié, Eugène Sue, Dumas, George Sand, j'en passe, et d'excellents, sinon des meilleurs, ne renonce pas au roman-feuilleton, comme on l'avait dit.

Toute riche qu'elle soit de sa rédaction politique avec Émile de Girardin, Jauret, Darimon, Chatard, Guy de Charnacé, Paignon, de Toulgouët et les autres, de son feuilleton de théâtre et de ses articles d'art signés Paul de Saint-Victor, de ses variétés signées Arsène Houssaye, Boutmy, Méry, Léon Gozlan, Karr, Burty, Champfleury, Charles de Mouy, elle se préoccupe de donner un grand attrait à son rez-de-chaussée par ses romans. La *San Félice*, d'Alexandre Dumas, vient de fournir une brillante carrière. Le tome X et dernier, à peine commencé, finira en janvier.

M. Henri Rouy nous promet ensuite les *Filles de Caïn*, d'Eugène Sue, œuvre considérable, dominée par une grande idée philosophique.

Après les *Filles de Caïn* viendra un roman de l'auteur de *Mademoiselle Cléopâtre*, intitulé *Mesdames les grandes dames*.

Le projet de catalogue public qui était à l'étude au Louvre vient de recevoir un commencement d'exécution.

Dans la première travée de l'école italienne, de six mètres en six mètres environ, un petit tableau a été placé à hauteur d'appui où se trouvent toutes les indications essentielles relatives aux toiles situées dans le rayon de ce tableau, c'est-à-dire le sujet, le nom de l'auteur, la date de sa naissance et de sa mort et l'école à laquelle il appartient. Beaucoup de gens, qui passent indifférents devant des toiles magistrales, faute de savoir ce qu'elles représentent, et pour qui les galeries des musées ne sont souvent qu'un lieu de promenade, plus ou moins sentimentale, sentiront s'éveiller en eux, grâce à ces indications, la compréhension et le goût des chefs-d'œuvre.

Un jeune peintre ayant été récemment frappé de paralysie, quelques-uns de ses confrères ont résolu de lui venir en aide en exécutant un certain nombre de tableaux et de dessins, qui ont été vendus hier à son profit à l'hôtel de la rue Drouot. La vente a produit environ 45,000 fr. Quatre tableaux offerts par M. Corot ont été payés 2,086 fr.; un Daubigny, 375 fr.; un Bonnat, 340 fr.; un Brandon, 200 fr.; un Jungkind, 450 fr.; un Levy, 230 fr.; un Protais, 215 fr.; un Philippoteaux, 455 fr.; un Salmon, 205 fr., etc., etc. C'est là un acte de bonne confraternité que nous ne pouvions passer sous silence.

Les peintres anglais tiennent toujours bien leur prix. Voyez cette vente : Greswick : un Ruisseau tranquille, 3,350 fr.; Verboeckhoven : un Pasteur et son troupeau, 4,775 fr.; Roberts : le château d'Édimbourg, 6,375 fr.; Hicks : le Départ de la mariée, 3,625 fr.; Dobson : Que c'est joli ! 5,750 fr.; Duffield : un paysage avec une colline, 6,000 fr.; Fisk, les Nobles à la Conciergerie, 3,875 fr.; Van Schendel : un Marché de fruits pendant la nuit, 3,250 fr.; Maguire : Sir John Coventry insulté, 5,975 fr.; Frith : le Couché, 14,000 fr.; Hook, un Ruisseau, 6,000 fr.; Goodall : la Lettre d'un père, 3,945 fr.

Total : 210,300 fr. En France on peint mieux et à plus juste prix.

Jeudi dernier, la commission du monument à élever à M. Billault a tenu une première séance dans les salles du Musée de Nantes, où étaient exposés les projets envoyés par vingt-neuf concurrents. Procédant par élimination, la commission a d'abord rejeté dix-neuf esquisses. Puis, dans une seconde séance, elle a classé quatre des projets restants : celui de M. Chevalier, artiste de Paris, avec le n° 1; celui de M. Ménard, de Nantes, avec le n° 2; celui de M. Beaujault, de Paris, avec le n° 3; enfin le projet de M. Frison, de Paris, avec le n° 4.

Cette opération terminée, la commission a décidé que les quatre artistes dont les esquisses venaient d'être classées seraient invités à concourir à nouveau entre eux. Ils auraient cette fois jusqu'au 10 mars pour exécuter leurs esquisses, qui mesureraient des proportions doubles de celles des premières.

Les départements continuent leurs intéressantes et curieuses expositions. L'exposition de Bordeaux s'ouvrira le 1<sup>er</sup> mars prochain. Déjà les artistes de la province, de l'étranger et de Paris, dont la *Société des Amis des arts*, de Bordeaux, tient à s'assurer le concours, ont reçu des lettres d'invitation. Ces

expositions sont toujours fort brillantes. La commission d'organisation est pleine de zèle et a pour correspondant, à Paris, un artiste aussi dévoué que respectable, M. Dauzats. L'an dernier, quatre cent soixante-treize ouvrages d'art figuraient dans les jolies salles du Jardin-Public, et cent treize ont été acquis au prix de 52,000 francs.

L'exposition de la *Société des Amis des Arts de Lyon* aura lieu en janvier. Moins variée que celle de Bordeaux, elle offre un autre caractère d'intérêt, étant plus exclusivement composée d'œuvres de peintres lyonnais. C'est aussi sur leurs œuvres qu'elle porte plus volontiers ses acquisitions.

L'exposition des faïences françaises, organisée à Rennes par les soins du docteur Aussaut, est ouverte à cette heure. Elle renferme, nous assure-t-on, plus d'un millier de pièces fort curieuses, surtout par la comparaison.

Voici comment Théophile Gautier s'est exprimé au banquet d'Eugène Delacroix :

« Ce n'est pas un banquet ordinaire que le nôtre : il réunit fraternellement des artistes que leurs travaux retiennent dans la solitude et le silence de l'atelier ; chaque convive est illustre, ou bien près de l'être. Le présent est assis à côté de l'avenir. Dire au hasard le nom d'un de ceux qui prennent part à cette fête, c'est désigner quelque belle œuvre. Je suis fier de présider une telle réunion, moi, qui ne sais me servir ni de la brosse ni du ciseau, et qui n'ai pour outil qu'une plume ; on a voulu sans doute récompenser en moi le constant amour du beau et le pur dévouement à l'art.

» Rarement il y eut une salle de banquet plus splendide que la nôtre. Nous avons une tapisserie que le plus riche palais pourrait nous envier, une tapisserie faite par Delacroix. L'art dîne au milieu des chefs-d'œuvre, parmi les magies de la couleur et les rayonnements du génie.

» Bientôt ces tableaux vont retourner aux musées, aux heureux amateurs qui les possèdent, mais pour cela nos murailles ne resteront pas nues. Vous allez les couvrir de vos jeunes œuvres, qui sauront tenir leur place sur ces panneaux illustrés par la *Source*, le *Jésus parmi les docteurs*, le *Pont de Taillebourg* et l'*Entrée des croisés à Constantinople*. »

Voici comment un jeune écrivain, M. Maillart, a raconté ce toast :

« Gautier se lève, et chacun fait silence pour ne pas perdre ni une voix musicale et vibrante, ni un mot de cet bouche inspirée : « Messieurs, buvons au grand peintre qui n'est plus, et dont les œuvres nous entourent ! » Il dit, et levant sa coupe pleine, il en verse lentement le contenu dans son assiette comme un héros romain faisant une libation pieuse aux Dieux Mânes.

» Cette fois on n'a pas entendu de cris ; c'était si grand, si simple et si noble à la fois, qu'on s'est tu respectueusement à cette voix émue et aimée évoquant pieusement, au milieu de la fête bruyante, le spectre du maître endormi dans la mort. Tous les regards se sont tournés vers l'éblouissante galerie qui garnit les murailles, et plus d'un œil était humide. N'est-ce pas que ce n'est pas un toast ordinaire que celui-ci, et qu'il est bien digne, dans sa forme concise et dans son rite presque antique, de Gautier, le grand écrivain, l'orgueil de la presse contemporaine, consacrant un souvenir à Delacroix, le grand peintre ? »

On sait que M. Charles Chaplin a été chargé des peintures décoratives de la salle de bains de S. M. l'Impératrice, au Palais de l'Élysée. Il fallait bien, pour une telle décoration, retourner en pleine mythologie. C'est ce qu'a fait M. Chaplin, qui est d'ailleurs un Français du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui croit que les dieux de l'antiquité ne sont pas morts.

Il y avait à faire quatre dessus de portes et six panneaux. Les dessus de portes représentent le *Triomphe d'Amphitrite*, les *Nymphes au bain*, la *Toilette de Vénus*, *Diane et Actéon*. Les panneaux représentent six pages des saisons : *Prima vera*, la *Pêche*, la *Moisson*, la *Vendange*, la *Chasse* et l'*Hiver*.

Vous voyez d'ici avec quelle légèreté, quelle gaieté de touche, quelle esprit de composition, M. Charles Chaplin a peint sur glace ces choses toujours vieilles et nouvelles. Ce qu'on aime surtout dans son talent, c'est l'abandon et le laisser-aller qui semblent dire que l'artiste ne travaille pas, mais joue du pinceau.

On dit qu'un monument va être élevé à Léonard de Vinci, au château d'Amboise, à la place même où ses ossements ont été découverts, sous les fragments de la dalle funéraire.

Voici la lettre que M. le maire d'Amboise a adressée à M. Arsène Houssaye sur la restauration du célèbre Tombeau de Jésus-Christ, de Michel Colomb, et sur la découverte du tombeau de Léonard de Vinci :

« Je vous prie de recevoir mes bien sincères compliments pour le concours que vous avez bien voulu prêter à la restauration du Tombeau de N.-S. Jésus-Christ, qui a été transféré par vos soins de la chapelle Saint-Florentin dans l'église paroissiale de Saint-Denis. L'administration municipale n'oubliera jamais que c'est à votre généreuse intervention et à la bienveillance de M. le comte de Nieuwerkerke qu'elle doit la conservation de ce beau et précieux monument, qui fait l'admiration des amis des arts.

« Je veux aussi vous adresser l'expression de ma bien vive reconnaissance et de celle des habitants d'Amboise, pour vos patriotiques efforts, couronnés de succès, dans l'intérêt de l'un des hommes les plus célèbres du XVI<sup>e</sup> siècle, dont notre ville s'honore de posséder les cendres. Nous apprendrons avec un vif plaisir la bonne nouvelle qu'un monument sera élevé à Léonard de Vinci, ce qui contribuera à l'illustration de notre cité. Vous savez que c'est l'objet de la préoccupation générale. »

On espère que le ministre et le surintendant des beaux-arts prendront très-prochainement une décision sur la forme du monument, qui porterait ces simples mots sur le piédestal :

FRANÇOIS I<sup>er</sup> A APPELÉ LÉONARD DE VINCI EN FRANCE  
NAPOLÉON III LUI A ÉLEVÉ UN MONUMENT

*Paris qui s'en va et Paris qui vient*, ce curieux recueil de Léopold Flameng devient un document de plus en plus précieux pour l'histoire pittoresque de Paris, — car plus que jamais Paris s'en va et Paris vient. En dehors de ses grands édifices, la Cité contenait naguère encore 249 maisons; 43 sont tombées pour le percement du boulevard de Sébastopol, 53 pour l'édification de la caserne municipale, les 153 dernières vont être expropriées pour la continuation de l'Hôtel-Dieu. Quand les embellissements projetés seront terminés, la Cité ne renfermera plus que des établissements publics, on n'y verra plus une seule maison particulière. Avec les dernières maisons qui tombent va s'en aller définitivement la physionomie du berceau de Paris.

Beaujon est toujours le quartier aristocratique par excellence; on trouve à peine une dizaine d'hôtels sur cette montagne si célèbre à tant de titres, mais il semble que toutes les nations s'y donnent rendez-vous : vice-rois, princes, lords, le nouveau monde et l'ancien monde; il n'y manque que des Parisiens, et encore, avec un peu de bonne volonté, on en trouverait, et de fort connus. On avait craint un instant que le percement de l'avenue Friedland n'effarouchât les merles et les habitants de Beaujon; heureusement il n'en a été rien. On va y bâtir un temple protestant et plusieurs hôtels d'une grande richesse architecturale, un entre autres qui sera tout en marbre.

M. Frœlich excelle à dessiner les enfants. Je demande à ce que l'on veuille bien ne pas me croire sur parole. M. Frœlich vient d'en donner la meilleure facilité en éditant directement une ravissante série de vingt-quatre planches intitulée : *Bébé à la maison*.

Figurez-vous la plus jolie petite fille du monde prise sur le fait en ses plus naïves et gracieuses attitudes et suivie par le peintre depuis son réveil jusqu'à sa première leçon. C'est l'odyssée de l'enfance.

La librairie Hachette annonce aujourd'hui sa collection de livres d'étrennes, qui comprend la série la plus complète qu'on puisse trouver, depuis le volume in-18 Jésus jusqu'au volume in-folio, édition de grand luxe. Nous remarquons, comme livres nouveaux, le *Monde de la Mer*, par A. Fredol, et le *Ciel*, par A. Guillemin, magnifiques volumes ornés de planches tirées en couleur; l'*Histoire des Plantes*, par L. Figuiet; les *Sources du Nil*, journal de voyage du capitaine Speke; l'année 1864 du *Tour du monde*, ainsi que les années de plusieurs autres importantes publications périodiques; un Album Trim; la *Bibliothèque des jeunes filles*, et la *Bibliothèque des merveilles de la science, des arts et de l'industrie*, nouvelles séries qu'inaugurent différentes œuvres; enfin, trois volumes de la *Bibliothèque rose*.

Ces publications se sont ajoutées à un fonds bien riche déjà, dans lequel on distingue, en première ligne, les trois grands ouvrages illustrés par G. Doré : l'*Enfer*, *Atala* et *Don Quichotte*; puis viennent les quatre premières années du *Tour du Monde*, les livres de L. Figuiet, une collection de grands dictionnaires, différents Albums pour les enfants, une série d'œuvres in-4<sup>o</sup> et in-8<sup>o</sup>, illustrées par Gustave Doré, des ouvrages divers, et, enfin, les soixante charmants volumes de la *Bibliothèque rose*.

La *Petite Revue* me signale spirituellement les fautes de français de ceux qui font le français :

« A quel auteur n'en peut-on pas reprocher, dans le passé comme dans le présent? A qui n'en reprochera-t-on pas dans l'avenir? Telle est la conclusion qu'inspire la lecture d'une *Cacographie* fort ingénieuse récemment publiée par M. Poitevin. Il a voulu dénoncer chez nos écrivains toutes les fautes, toutes les licences, toutes les expressions anormales et tous les tours vicieux dont la jeunesse contemporaine doit se garder. Et nos écrivains peuvent d'autant moins s'en choquer, qu'ils sont en nombre tel, que les absents auraient à la rigueur le droit de se croire oubliés. La table qui termine le volume

nous montre quel travail a exigé la préparation d'un semblable recueil. Tous les modernes et beaucoup d'anciens y passent. Exemples :

*Bernardin de Saint-Pierre* : Le ciel était serein ; on n'y voyait que quelques nuages qui le traversaient avec plus de vitesse que celle des oiseaux. — *Grosset* : Des nouvelles ? Les dernières. Monsieur, les sait-on ? — *Qui* sont-elles ? — *Montesquieu* : Des personnes que j'ai cru qui m'aimaient. — *D'Alembert* : Ce morceau est écrit avec naturel. M. de Marivaux l'est presque toujours. — *Buffon* : Mettons le feu à ces vieilles forêts déjà à demi consommées. — *Lamotte* : Lais a péri par un jeune homme seul. — *George Sand* : Elle ne me dorlotait plus et je n'avais plus besoin de l'être. — *Michelet* : Alviano est écrasé avec ses Espagnols qui se font tous tuer ; il aurait voulu l'être. Lourdes caricatures qui donnent une idée ridicule de la forme et du mouvement, rien. — *De Lamartine* : 1<sup>o</sup> Elle paraît sur le seuil et recule en arrière. 2<sup>o</sup> La liberté sera payée et nous vengés. 3<sup>o</sup> Ses yeux sont imbibés de lumière jusqu'au fond, mais un peu humides des rayons délayés dans la rosée et dans les larmes. 4<sup>o</sup> Bois touffus d'orangers qui respirant le soir, parfument mes cheveux comme un grand encensoir. — *Guizot* : Les préparatifs de guerre se commençaient. — *Ponsard* : Sitôt l'obscurité complice, tu reviendras. — *Laprade* : En épaisses moissons germe la perfidie. — *Stendhal* : Il n'est aucun de mes amis que mes discours n'étrangent de moi. — *J. Janin* : Son manteau doublé de la fourrure d'une hermine précoce. — *V. Hugo* : M<sup>lle</sup> Vaubois était l'hermine de la stupidité sans une seule tache d'intelligence.

Par exemple, nous trouvons M. Poitevin trop rigoureux lorsqu'il s'en prend au *Moniteur* et à l'*Indépendance belge*. Le journalisme quotidien est pour la *faute de français* un lieu d'asile privilégié. Nous ne ferons jamais non plus un crime au général Daumas d'écrire *yatagan*, à Du Camp d'écrire *gourbi*, à Scribe d'écrire *posada*. — Il y a bien des choses qu'il faut nommer ainsi, par crainte d'ennuyeuses périphrases.

Nous avons également peine à condamner tout à fait les passages que voici : *Thiers* : La conscription devait donner 112 hommes, dont 46 appelables sur-le-champ. — *J. Janin* : Magnès s'en fut pleurer sa déconvenue. — *Proudhon* : La lumière que notre gouverne réclame. — *Châteaubriand* : Les voisins béaient aux fenêtres. — *Mérimée* : La plupart avaient chu en route.

Quoi qu'il en soit, le livre de M. Poitevin mérite d'être acheté, rien que pour cet extrait du *Dictionnaire de l'Académie* (Préface) :

« Il était juste de dire que nulle part la langue n'était mieux parlée et son esprit représenté avec plus d'éclat. »

Un critique, à qui la peinture doit de franches vérités, M. Dubosc de Pesquidoux, disait, au début de son salon de 1864 :

« L'exposition de cette année ne me semble pas marquer un progrès réel sur l'exposition de l'année précédente ou des années antérieures : ce sont toujours les mêmes sujets, les mêmes tableaux et, à peu de chose près, les mêmes noms. On pourrait même signaler une tendance générale, à peine sen-

sible autrefois, et qui, cette année, prend des proportions fâcheuses, je veux parler de la tendance à l'imitation. Elle est visible non-seulement chez les élèves, mais encore chez les maîtres, ou du moins chez les artistes qui, vu l'état actuel de l'école, peuvent avoir quelque prétention à revendiquer ce titre. Il y a en peinture la même pénurie et la même indigence qu'en littérature. Dès qu'un sujet est trouvé, vingt artistes s'en emparent et en font des pastiches. Celui qui l'a trouvé ne sort plus de ce moule ; après lui, nombre d'autres font leurs efforts pour y entrer. MM. Cabanel, Baudry, Breton, Fromentin, Millet, Daubigny, Corot, Hamon sont impitoyablement défigurés par des disciples maladroits. Non-seulement ces artistes ont le tort de se copier eux-mêmes, mais encore ils ont le tort, involontaire je le sais, d'inspirer de nombreux pasticheurs qui les copient effrontément. Rien ne montre plus la pauvreté et la détresse d'une école que ce trait qu'on avait déjà remarqué, mais qui jamais ne s'était accusé avec autant de force que dans le Salon de cette année. Rien non plus ne prouve davantage le manque d'originalité et d'initiative personnelle. »

Se sera-t-on guéri de cette maladie fatale qui s'appelle l'imitation ? D'après ce que nous avons vu dans les ateliers, nous ne l'espérons guère.

PIERRE DAX

L'administration de *L'Artiste* rappelle à MM. les souscripteurs, qu'en général elle ne donne les Primes qu'à ceux qui s'abonnent directement, aux bureaux du journal, avenue Friedland, par une lettre ou un bon sur la poste, évitant ainsi les retards, les difficultés et les frais des intermédiaires.

## GRAVURES DU NUMÉRO

### LA VIOLANTE DE TITIEN

Il y a beaucoup de légendes sur cette adorable créature qui, au Musée du Louvre, répand ses cheveux rayonnants, ces beaux cheveux que la nuit n'éteint pas.

Quelques historiens l'ont confondue avec la fille de Titien, la belle Lavinia ; mais celle-là n'était pas si blonde et ne montrait pas si gaillardement son sein.

Violante était la maîtresse de Titien à ses jours perdus ; car si elle posait pour lui, elle faisait à son tour poser tous les beaux Vénitiens du xv<sup>e</sup> siècle.

C'est à Calamatta que vous devez cette belle gravure qui reproduit tout le charme incisif de l'original.

### PLACE DU VIEUX-MARCHÉ A VITRÉ

N'est-ce pas que voilà une eau-forte de maître ? On n'est pas plus pittoresque, plus ferme et plus lumineux. M. Tancredé Abraham nous dispense de faire un long voyage pour voir une page d'histoire de France et une page d'histoire architecturale.

### LA MUSICIENNE DE RIBEIRA

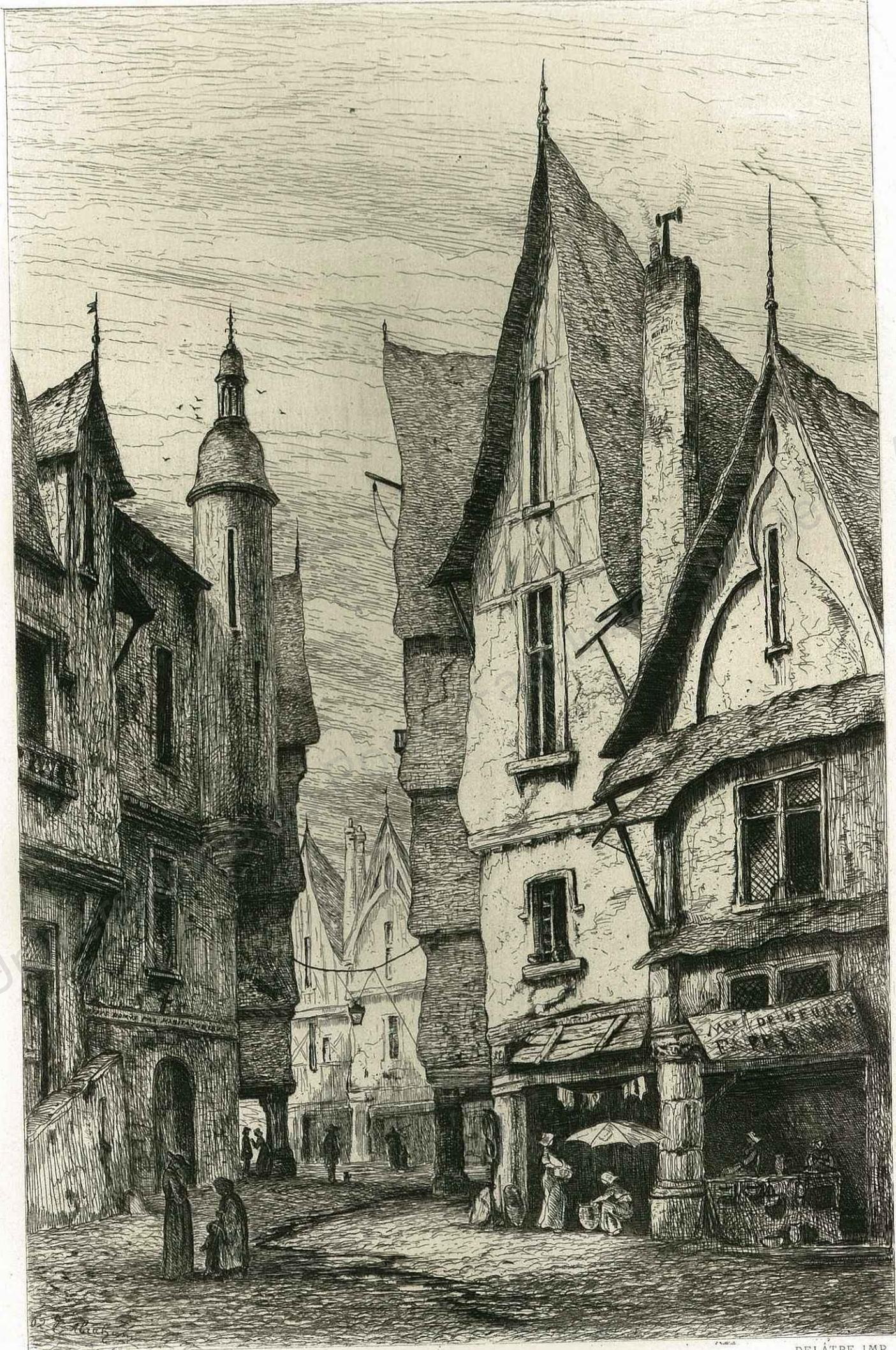
Voilà deux artistes faits pour se comprendre, Ribeira et Charles Jacque ; ils ne sont pas nés dans le même siècle, mais l'art a cela de beau qu'il confond toutes les dates. Tous les grands artistes sont du même siècle.

Qu'elle est poétique cette Dona Inès, et que sa chanson doit être douce à entendre. C'est la chanson qui pleure et qui rit, car c'est la chanson de l'amour.

LE DIRECTEUR : CHARLES COLIGNY.



La Violante de Titien



TANCREDE ABRAHAM

DELATRE IMP

LE VIEUX MARCHÉ À VITRE



*La Musicienne de Ribera*